

CAROLINE GRANIER

« QUITTER SON POINT DE VUE »

QUELQUES UTOPIES ANARCHO-LITTERAIRES

D'IL Y A UN SIECLE

« L'impossible arrive - il n'arrive même que cela »

(Louise Michel, *Les Microbes humains*)

LA FICTION, L'UTOPIE ET LE DESIR

Utopie... Ce mot, inséparable de ses enjeux politiques et sociaux, est au centre de nombreuses polémiques. L'utopie (étymologiquement : le « non-lieu ») n'est-elle pas nommée telle pour justifier sa mise à l'écart de l'histoire, de la société ? Il est des projets que les autorités préfèrent situer en terres d'ailleurs ou d'« utopies » afin de ne pas affronter la part de réel qu'ils contiennent¹. Car toute utopie, c'est-à-dire toute perspective d'un devenir meilleur, prend sa source dans des réalités concrètes : l'imaginaire cherche à transformer les rapports sociaux existants pour construire une société idéale. C'est à partir du dix-neuvième siècle que les utopies, pendant longtemps conçues comme l'élaboration ludique d'un ailleurs sans interférence avec la réalité sociale, se trouvent pleinement engagées dans le monde (on parle alors d'« utopies sociales »), prenant une valeur programmatique.

Témoin de ces enjeux de pouvoir, le terme *utopie* est polysémique, et peut désigner aussi bien un mouvement social, une construction politique ou la représentation de la cité idéale. La définition qu'on donnera de l'utopie dépendra en grande partie de son point de vue idéologique. Acceptons ici la définition (« anarchiste ») que nous propose Joseph Déjacque dans son prologue à *L'Humanisphère*² : « rêve non réalisé, mais non pas irréalisable ».

Vers la fin du dix-neuvième siècle, le reproche d'utopisme est souvent adressé aux anarchistes, qui se voient accusés de vouloir bâtir une chimère. La critique provient surtout des rangs socialistes, qui opposent le pragmatisme et le réalisme de leurs pratiques au rêve libertaire. Pour répondre à ces attaques, les théoriciens insistent sur le « réalisme » du projet utopique : il ne s'agit pas de changer l'homme mais de faire que

¹ Marcuse définira ainsi l'utopie comme « ce à quoi la puissance des sociétés établies interdit de voir le jour » (Herbert Marcuse, *Vers la libération. Au-delà de l'homme unidimensionnel*, Paris, Denoël/Gonthier, 1969).

² Joseph Déjacque, *L'Humanisphère, utopie anarchique*, dans *À bas les chefs !*, Paris, éditions Champ libre, 1971 [publié en feuilleton dans les premiers numéros du *Libertaire, journal du mouvement social*, en 1858 et 1859].

sa vie soit davantage en conformité avec ses aspirations naturelles³. Comme l'écrit le Père Peinard⁴ dans son style habituel :

« Pour aligner une société galbeuse où la misère sera de sortie et où seront inconnues toutes les cheries autoritaires, il est inutile qu'il nous pousse des ailes dans le dos. Y'a pas besoin que nous devenions des anges !

Au contraire, foutre, pour que la société que nous attendons, éclore sur le fumier de la putainerie bourgeoise, il faut l'homme tel quel : ni meilleur, ni pire ! Il le faut avec toute la kyrielle de passions qui l'animent et qui le poussent à agir »⁵.

Jean Grave⁶, de son côté, précise qu'il n'entend nullement donner un plan d'organisation pour une société anarchiste, mais esquisser les lignes générales destinées à éclairer la propagande, répondre aux objections, et « démontrer qu'une société peut fort bien s'organiser sans chefs et sans délégation, si elle est vraiment basée sur la justice et l'égalité sociales ». Tracer un cadre pour la société future ou établir un mode unique d'organisation, outre que ce serait faire œuvre de doctrinaires, serait aussi bien aventureux, car on ne peut préjuger dès maintenant des besoins de la société de demain. Il détourne ainsi l'accusation d'utopie, dans *La Société au lendemain de la révolution* (Paris, au bureau de La Révolte, 1889⁷) :

« Établir un mode unique d'organisation sous lequel tout le monde devrait se plier et que l'on imposerait sitôt après la Révolution, serait une utopie, étant donnée la diversité des tempéraments et des caractères ».

Faut-il pour autant renoncer à la description de la société anarchiste ? Ce serait bien imprudent que de vouloir détruire d'abord sans se soucier de la reconstruction : « nous ne pouvons certainement pas dire ce qui sera, mais nous devons dire ce qui ne se fera pas, ou, du moins, ce qu'il faut empêcher de se faire ». Car si les révolutions passées ont échoué et ont pu être détournées au profit de quelques-uns, c'est que la

³ Sur le mouvement anarchiste à la fin du siècle, voir : Jean Maitron, *Le mouvement anarchiste en France, I, des origines à 1914*, Paris, Maspero, 1975 [réédition : Paris, Gallimard, 1992].

⁴ Émile Pouget (1860-1931), militant anarchiste et syndicaliste révolutionnaire, fonde le *Père Peinard* en 1889. Journal populaire écrit en argot, il donne chaque semaine « seize pages de tartine contre deux ronds ».

⁵ « Les saisons », *Almanach du Père Peinard 1898*, Paris, Pouget [reprod. en fac-sim. : Paris, SPAG-Papyrus, 1984].

⁶ Jean Grave (1854-1939), militant anarchiste, cordonnier, typographe et écrivain, est l'auteur de nombreuses brochures théoriques ainsi que de fictions. Sa rigueur doctrinale lui vaut le surnom de « Pape de la rue Mouffetard » (Charles Malato). Il reprend en 1885 le journal de Kropotkine, *Le Révolté*, qui deviendra *La Révolte*, puis, en 1895, *Les Temps Nouveaux*.

⁷ La même étude, augmentée, paraît en 1895 sous le titre de *La Société future*. Le premier titre prêtait à confusion : en effet, contrairement à une révolution politique qui peut s'effectuer « en

masse ne s'est préoccupée que de la lutte présente. Il faut que les travailleurs sachent *ce qu'ils devront empêcher* pour que la victoire leur reste.

Émile Pouget et Émile Pataud, eux, vont plus loin en proposant, dans une fiction, une utopie syndicaliste. Le titre du livre, *Comment nous ferons la révolution* (Paris, Librairie illustrée Jules Tallandier [1909]), a été « saboté » par l'éditeur, comme les auteurs le rappellent dans la préface, car il devait initialement être : *Comment nous avons fait la révolution*. Il s'agit d'une utopie sociale, mais envisagée comme un fait historique, qui montre comment, sans aucune violence, les syndicats se transforment en groupes de production et deviennent la base d'une société égalitaire sans rapports hiérarchiques.

Certains diront pourtant (d'après Jean Grave) : « Ne perdons pas notre temps à rêvasser sur des utopies quand le présent est là, qui nous étouffe ». Ne pas « rêvasser » ? Et pourquoi pas, répondent les écrivains, qui savent que l'imagination est un contre-pouvoir. Décrire la société anarchiste, société utopique à la fin du siècle, est aussi une manière d'inclure dans le domaine du possible quelque chose qui n'a pas encore de « lieu », façon d'incarner, de rendre concret, ce qui n'est encore qu'un rêve. Écoutons Élisée Reclus⁸, qui rappelle que « pour que l'anarchie triomphe, il faut qu'elle soit déjà une réalité concrète avant les grands jours qui viendront » (*L'Anarchie*, Paris, publication des Temps Nouveaux, 1896).

C'est dire l'importance de l'imaginaire, qui doit habituer les esprits à cette « réalité concrète ». Et qui, mieux que l'écrivain, peut atteindre ce but ? Le romancier ne fait pas de discours, mais crée des personnages, invente un monde, et l'expose, concrètement, aux yeux du lecteur. Comme l'écrit Octave Mirbeau en 1896, « si l'état social doit s'améliorer, il le sera plus par les littérateurs que par les économistes et les politiciens » (*Le Journal*, 27 septembre 1896).

C'est donc en grande partie aux romanciers que sera confiée la tâche de représenter l'utopie anarchiste. C'est vers eux qu'il faut se tourner pour « rêvasser sur des utopies » qui, plus de cent ans après leur date d'écriture, ont encore quelque chose à nous

deux ou trois jours de lutte », la révolution sociale telle que l'imaginent les anarchistes est de tous les instants, « elle ne comporte, momentanément, pas de lendemain ».

⁸ Élisée Reclus (1830-1905), soldat de la Commune, géographe anarchiste, est l'auteur d'une *Géographie universelle* (1875-1894).

apprendre. Les œuvres dont nous parlons ici ne sont pas toutes de véritables utopies littéraires *stricto sensu*, mais parfois de simples fictions faisant appel à l'imaginaire utopique. Si toutes ont été conçues au tournant d'un siècle (entre 1874 et 1905), toutes nous semblent encore très actuelles.

L'originalité des ces récits est qu'ils situent l'utopie comme une étape, inscrite dans le devenir historique, en liaison avec la révolution, alors que depuis Platon, l'une des caractéristiques de ce genre était d'être figé, hors de l'histoire. D'une manière générale, l'utopie anarchiste n'est pas circonscrite à une île bienheureuse, mais s'introduit dans la dimension d'un devenir, décrit le mouvement même de l'histoire. C'est ce qui ressort de l'article *utopie* de *L'Encyclopédie anarchiste* : Achille Blicq distingue l'acception la plus couramment admise du mot *utopie* (« tout ce qui paraît d'une réalisation impossible ») et la conception qu'en ont les anarchistes, à savoir que l'utopie est soumise à la grande loi du Progrès. Il résume bien l'état d'esprit des anarchistes du tournant du siècle en imaginant une morale nouvelle basée sur la solidarité qui fera entrer « l'utopie » dans le champ de la réalité. Dans l'entrée intitulée : « Les utopistes et la question sexuelle » (article signé par Ernest Armand et Hugo Treni), les auteurs se proposent de passer en revue des solutions apportées par les Utopistes, ou bien celles « proposées par d'autres écrivains ou romanciers qui ont promené leurs lecteurs dans les contrées sorties de leur imagination ». A notre tour, promenons-nous sur les traces – et les rêves – d'André Léo (1874), Jean Grave (1905), Han Ryner (1904), Bernard Lazare (1897), Louise Michel (1886-7), et Georges Eekhoud (1899)⁹.

L'examen de ces fictions anarchistes nous permettra de voir de quelle manière les écrivains ont essayé de faire passer des éléments d'utopisme dans la fiction. Nous verrons que par delà leur diversité, ces auteur(e)s se rejoignent dans une rêverie commune. Et surtout, le détour par le romanesque permet de détruire l'image close du discours utopique pour lui rendre toute sa forme de subversion. C'est dans le roman ou le court récit que se dit, mieux que dans les textes théoriques, la paresse, le mouvement, le désir : tout ce qui échappe à l'idéologie productiviste et capitaliste.

Finalement, l'utopie anarchiste reste fidèle à l'esprit de Thomas More, en instaurant une pensée paradoxale : il ne s'agit pas de substituer à une opinion reçue une opinion

⁹ Plusieurs de ces textes ont été publiés dans le *Monde Libertaire*.

contraire, de remplacer un dogme par un autre, mais d'inciter à repenser toutes les certitudes sur lesquelles se fonde notre jugement. L'utopie figurée ne doit pas épuiser le désir d'un mieux, elle n'est jamais donnée comme un modèle transposable directement dans le réel.

Il s'agit bien pour les anarchistes de débarrasser l'utopie de sa confusion, en la délivrant de son aspect idéologique de dissimulation du réel. L'utopie est alors ce « pas de côté » qui nous aide à repenser le réel (ce qu'est la famille, la consommation, etc.) - « pas de côté » qui en nous amenant à penser autrement, nous oblige à agir autrement. Car il ne faudrait pas oublier que les désirs que fait surgir le récit, désirs d'une autre société, d'un autre mode de vie, ne sont jamais présentés comme utopiques, mais au contraire comme ce qu'il y a de plus réel en l'homme. L'utopie apparaît donc, paradoxalement, comme ce qui touche au réel dans un monde d'artifice. Et de fait, la plupart des romans s'accordent pour décrire le monde « réel » comme un monde de simulacre, de spectacle. Comme l'écrivait Pierre Kropotkine ¹⁰ en préfaçant le livre de Pouget et Pataud (éditions de la Guerre sociale, 1911) :

« Et lorsque les gens qui se targuent d'être "pratiques" (parce qu'ils ne le sont pas, puisqu'ils travaillent à enrayer le progrès) nous dirons : "Tout ça c'est du roman, des utopies..." , nous n'aurons qu'à leur demander si, eux aussi, n'ont pas leur "utopie" ? »

¹⁰ Pierre Kropotkine (1842-1921), prince anarchiste russe, publie *La Conquête du pain* en 1892 et *L'Entr'aide. Un facteur de l'évolution*, en 1906.

**« CET ORDRE-LA EST UN VRAI DESORDRE » : LA COMMUNE DE
MALENPIS, D'ANDRE LEO**

André Léo (1824-1900), alias Léodile Champseix, a choisi les noms de ses deux fils comme pseudonyme d'écrivaine. Engagée dans la lutte politique, démocrate et féministe (elle participe en 1869 à la fondation du *Droit des femmes* et tente d'organiser des « écoles primaires démocratiques » pour garçons et filles), elle prend part à la Commune (en particulier en travaillant dans une commission créée pour organiser et surveiller l'enseignement dans les écoles de filles), et doit se réfugier en Suisse après la répression. Ses premiers romans (*Un mariage scandaleux*, en 1862, *Les Deux filles de M. Plichon*, en 1865) l'ont rendue populaire, ainsi que son essai *La Femme et les mœurs. Monarchie ou liberté* (1869), écrit en riposte aux thèses misogynes de Proudhon : elle y dénonce l'autoritarisme et le conservatisme des soi-disant démocrates, républicains, ou socialistes, qui demandent la liberté et l'égalité de tous les citoyens... en oubliant les citoyennes ! *La Commune de Malenpis*, histoire d'une commune libre écrite au lendemain de la Commune de Paris, paraît d'abord dans la *République française*, avant d'être éditée en volume par la librairie de la bibliothèque démocratique en 1874.

Ce récit assez court (191 pages in-18) illustre l'absurdité qu'il y a à vouloir déléguer son pouvoir, sans masquer pour autant les difficultés que l'on rencontre à se gouverner soi-même. *La Commune à Malenpis* est sous-titré « conte », et comporte de nombreuses caractéristiques du conte pour enfants, comme par exemple la symbolique transparente des noms propres, ou encore l'imprécision du temps et du lieu qui suit toujours le « *il était une fois* » :

« Il y avait, dans un pays près d'ici, mais fort petit et qui ne se voit pas sur la carte, une commune indépendante de tous les peuples voisins, qui se gouvernait à sa guise, en raison de vieilles chartes qu'elle avait ».

Une commune libre

L'utopie que nous présente la conteuse n'a apparemment rien de bien révolutionnaire. Il n'y est certes jamais question de communisme, ni même de

collectivisme, et l'argent y circule comme ailleurs, créant des inégalités économiques. On ne parle pas de lutte des classes, on ne pense pas même à la mixité dans l'éducation. Qu'est-ce qui fait donc l'originalité de son organisation ? C'est que les habitants se gouvernent eux-mêmes, ne laissant à personne le droit de décider à leur place. Et si ce principe, simple, et d'une évidence enfantine, était en fait ce qu'il y a de plus subversif – et peut-être de plus difficile à appliquer ?

Lorsque commence le conte, cela fait déjà un siècle que, à la suite de diverses aventures, la commune a réussi à se débarrasser de ses deux puissants voisins, l'empereur Casse-cou et le prince Goinfrard. La commune affranchie a dès lors pris le nom de Bien-Arrose, ou Bien-Heureuse : « car c'était vraiment un lieu plaisant, prospère et où il faisait bon vivre. Chacun y possédait au moins sa maison et son jardin, et trouvait un bon prix de son travail ». On pensera ce que l'on veut de cette organisation, et certains jugeront (hâtivement) bien trop « réformiste » la vision que l'écrivaine nous propose. Gardons cependant en mémoire que cette organisation a été librement choisie par les cinq mille habitants de la commune. Les habitants de Malenpis ne sont certainement pas de grands bâtisseurs de théories, mais ils ont réussi ce pari qui est de prendre ses affaires en main en rejetant toute tutelle, qu'elle vienne d'un dirigeant ou d'un état : « Ces gens, libres de s'arranger à leur gré, firent au mieux, selon leur idée ». Et leur idée fut de se gouverner eux-mêmes, sans roi ni empereur. Comment donc vivaient-ils ? « C'était simple comme bonjour » nous dit le conte : ils avaient un Conseil municipal. Ce Conseil (élu par les habitants) s'occupait des affaires communes, qui englobaient aussi bien l'école, que l'état des routes, les cultures ou l'hygiène. L'éducation y était naturellement gratuite, les instituteurs et institutrices étant nombreux et bien payés. Les soins étaient dispensés par un médecin rémunéré par la commune, et les médicaments vendus par la pharmacie à prix de revient. Pour financer ces services publics, un seul impôt suffisait (d'environ 5 francs par tête), que chacun payait selon ses moyens. Voleurs et assassins étaient inconnus au village – gendarmes aussi en conséquence. Les habitants, en pleine santé (qu'on leur envoyait aux alentours), ne comprenaient que deux choses : « travailler la semaine, et rire le dimanche ».

Évidemment, nous précise l'auteure par souci d'honnêteté, personne n'est parfait dans la commune, et certains se montrent envieux de leurs voisins : « Eh ! que voulez-vous ? C'étaient des hommes, et non point des anges ; il ne faut dire que la vérité ». Ici comme ailleurs, l'être humain est fondamentalement égoïste, et c'est

l'intérêt de chacun qui préside aux choix. Aussi existe-t-il, comme partout, des différends. Seulement, au lieu de faire appel à un tribunal et à des juges, des avocats, qui prendront tant d'argent que finalement les deux parties seront perdantes, les habitants de la commune préfèrent avoir recours à un tiers pour régler leurs affaires entre eux, le dimanche, sur la place publique.

Cependant, le récit idyllique de l'histoire de cette commune idéale s'arrête là. Car lorsque commence le conte, il y a des failles dans l'organisation des villageois, qui ont fini par oublier quelques principes de base de la démocratie. En particulier, le Conseil communal souffre de ne pas être renouvelé. Il est en effet composé de « gens à moitié fous » qui ne veulent plus s'en aller :

« On avait oublié de leur dire pour combien de temps on les nommait, en sorte qu'ils se croyaient le droit de faire à leur tête, et à perpétuité, les affaires de la commune. Ce qu'il y avait de plaisant c'est qu'il prétendaient agir ainsi par amour du bien public et de leurs concitoyens, disant que ceux-ci n'étaient pas sages, qu'ils ne savaient pas ce qu'il leur fallait, et qu'il était besoin de les rendre heureux malgré eux, et de la façon qu'ils n'entendaient pas ».

Il reste encore un homme de bon sens dans le Conseil, le père Lavisé, qui tente de raisonner les autres conseillers en leur rappelant qu'ils ne sont ici que par l'élection du peuple. Par conséquent, si celui-ci n'a pas le sens commun, comme les conseillers le prétendent, « il n'a donc pas bien choisi, et cela n'est point à votre honneur. Vous n'en pouvez dire de mal qui ne tourne contre vous-mêmes, et, en tous cas, vous ne pouvez être au-dessus de lui ». Mais faire le bonheur des autres malgré eux a toujours été la grande idée des représentants. C'est aussi ce que veut Pingrelet, qui ne pense qu'à s'enrichir, et souhaite marier sa fille Francette au riche Tropic-d'Un (de la famille Grosgain). Or Pingrelet, ainsi que Legros, le propriétaire du château et l'homme le plus riche de la commune, avaient été choisis pour siéger au Conseil en raison de leur grande fortune ! Si bien que « maintenant si les gens de Bien-Heureuse n'étaient pas contents de leurs élus, ils ne l'avaient pas volé, comme on dit ». Certes, ces électeurs sont bien peu sages, pour élire des conseillers sur de tels critères, mais ils ont été fort mal éduqués. En effet, l'école est tenue depuis soixante ans par M. Lebonius, qui connaît mieux les Grecs et les Romains que son propre temps. Extrêmement savant, le brave homme aime tellement les anciens qu'il ne veut jamais les contredire !

Heureusement subsistent encore des hommes et des femmes tels que la mère Bonsens, le conseiller Lavisé, ou encore Jacques Nouvelle, « un garçon qui a des idées à lui tout seul ! » :

« C'était vrai, cela. Jacques avait des idées qui n'étaient pas celles de tout le monde ; mais ce n'est pas à dire qu'il avait tort ».

Ainsi, lorsque les habitants commencent à lorgner avec curiosité du côté du royaume voisin, ces citoyens plus lucides que les autres vont s'employer à les mettre en garde. Pourquoi une telle admiration devant les hauts personnages de la cour ? Les princes sont-ils différents du commun des mortels ? Non, ils viennent au monde comme tous les autres, sont bâtis de la même façon. Pourquoi alors auraient-ils la moindre légitimité à commander leurs semblables ? En effet, juge Lavisé, « il n'est pas raisonnable de penser qu'une seule tête puisse avoir à elle seule plus de bon sens que tout le monde ». Et surtout, comment un individu peut-il être assez fou pour confier ses intérêts à un étranger ? Les êtres humains ne sont pas des animaux pour laisser quelqu'un d'autre décider à leur place ! Qu'est-ce que la monarchie, sinon le fait qu'un seul pense et agisse pour tous ? Et qu'est-ce que cet « ordre » qu'elle veut instaurer ?

« Oui bien, c'est un ordre assuré que celui où il n'y a qu'une tête, qu'une parole et qu'un commandement. Mais il s'agit de savoir si les choses en vont mieux pour ça, car m'est avis qu'un ordre où ça ne va pas bien, n'est pas un bon ordre ».

Un tel ordre est mortifère : c'est celui des cimetières. Et puis on dit que chez le roi et l'empereur, les gens sont sans cesse en train de se plaindre, et de faire des émeutes : « en raison de quoi on leur tire dessus, de façon que cet ordre-là est un vrai désordre et un enfer ». On retrouve ici les accents d'André Léo dans *Les femmes et les mœurs* : « L'ordre, dans sa vieille signification, n'a jamais été que le silence des opprimés, c'est-à-dire l'hypocrisie du désordre ». L'ordre véritable, souhaitable, est dans la réalisation de la liberté et de l'égalité, non dans le despotisme. Lavisé continue en faisant l'éloge de la multiplicité et de la diversité des opinions :

« Il se peut qu'il y ait quelquefois de la brouille, par la différence des opinions ; mais c'est la faute précisément à ceux qui veulent dominer, et ranger tout le monde à leur idée. Que chacun fasse à sa guise en ce qui le regarde. On verra le mieux et l'on choisira ».

En outre, il ne faut pas oublier que l'on ne travaille jamais si bien que pour soi-même, et que nul ne comprend ses intérêts mieux que soi : « Ceux qui ont des intendants sont toujours volés ». Jacques, à son tour, tente de démystifier la royauté en donnant la définition d'un roi : « Un roi est un homme qui ne travaille pas ». Certes, il s'occupe des

affaires de l'État. Mais de quoi vit-il, sinon des revenus que lui fournit le peuple ? Le roi s'approprie donc le travail de ses sujets. Ces derniers n'ont rien à gagner à se délester de leur fortune pour entretenir un monarque qui leur demandera de plus en plus de sacrifices. Lavisé a beau s'indigner : « - Eh ! bonnes gens, s'écriait-il, quoi ! vous êtes libres, et vous voulez prendre un maître ! » - rien n'y fait. « Ils sont devenus fous » conclut Jacques.

La contre-utopie, ou ce qu'il en coûte d'être sujet

Tous ces avertissements n'ont aucun effet sur les habitants, qui subissent la propagande mensongère des agents de la royauté. Couverts de cadeaux par le roi et sa cour, comblés de fêtes luxueuses, ils sont immédiatement séduits par la monarchie qui leur apparaît pleine de promesses. Aussi souhaitent-ils ardemment le rattachement de la commune au royaume, comme le préconisent Pingrelet et Trop-d'Un (non sans désintéressement, car ils ont déjà reçu du roi, l'un la croix de l'Oison-d'Or et l'autre le ruban du Coucou-Royal !) Il convient de s'arrêter un moment sur Pingrelet, car comme nous le dit la narratrice en aparté, on voit un peu partout des gens qui lui ressemblent, aussi le lecteur pourrait-il bien le connaître. Pingrelet, de son vrai nom, M. Deschamps, a pour devise « qu'il n'y a rien d'utile que de s'enrichir, n'importe comment, et que tout le reste ne compte pas ». Fils d'un simple journalier qui, en se tuant au travail, a réussi à lui laisser un héritage, il s'est ensuite enrichi grâce au prêt ainsi qu'en épousant une femme riche qui avait des terres. C'est ce même Pingrelet qui se lance dans un discours pour le moins confus pour convaincre ses concitoyens de mettre fin à la clause « inhospitalière » de la commune, interdisant aux têtes couronnées de la traverser. Le ton de l'allocution est grandiloquent, et les idées en sont tout autant incohérentes. Après avoir prédit la ruine de la société si elle persiste à vivre sans roi, il conclut : « et, quant à moi, je périrai plutôt, le drapeau de Bombance en mains, au pied du rempart, d'une mort glorieuse, dont je ne manquerais pas de me relever un jour... ». D'où le commentaire de Lavisé, au citoyen Gobe-La qui reste perplexe devant ce galimatias : « - C'est la langue des hommes du gouvernement, mon vieux », c'est-à-dire : « ça s'appelle parler pour ne rien dire ». Mais Pingrelet a encore d'autres « arguments » imparables. Si un seul homme commande, l'ordre le plus admirable règnera sur la commune, et personne n'aura plus à se soucier de quoi que ce soit :

« - c'est lui, ce sont eux, que nous devons charger de voir, de vouloir, de digérer et d'agir pour nous. De cette façon-là, nous n'aurons plus à nous occuper de rien ».

Et ainsi fut voté le rattachement de la commune de Malenpis au royaume de Bombance...

Commence alors une nouvelle vie pour les habitants de Malenpis, qui comprennent assez vite que rien désormais ne sera jamais plus comme avant. La commune est maintenant sous le gouvernement du roi Bombance, du vice-roi le prince Parfait, du gouverneur Legros, du trésorier Pingrelet, du percepteur Grosgain, du chef de police Fouinard, du grand juge Platin, etc. Très vite l'armée fait son apparition sur la place du village. Lavisé est désormais considéré comme un agent séditieux, comme le lui fait remarquer un ancien ouvrier récemment nommé agent de police, en lui expliquant les nouvelles règles de fonctionnement de la société :

« - L'ami, vous êtes maintenant sujet du roi Bombance, tâchez de conformer votre langue à cette nouvelle condition. Tout ce qui se fait de bien et de beau dans le royaume, prospérité du commerce, des arts, de l'industrie, bonnes récoltes et bonnes actions, est dû, sachez-le, à l'influence de sa gracieuse Majesté. Tout ce qui se fait de mal : baisse de prix, faillites, accidents, grêles, sécheresse, tremblements de terre, ouragans, coulage de la vigne, assassinats, disputes, épizooties et inondations, tout cela est l'œuvre des éternels ennemis de l'ordre, autrement dit les scélérats de la démagogie, dont vous êtes ».

Et les habitants vont très vite déchanter... Une des premières mesures du nouveau gouvernement est de hausser les impôts (de neuf fois). Et lorsque les habitants se réunissent sur la place publique pour discuter de cette mesure, ils apprennent que tout rassemblement est désormais interdit. Devant Léveillé, homme d'esprit un peu vif, qui se met à déchirer sa feuille d'impôts, imité en cela par quelques autres, la troupe charge, les arrestations pleuvent, et certains se retrouvent en prison. C'est que le nouveau gouvernement ne tolère guère la contestation :

« Mais songez qu'on a l'œil sur vous, et qu'au premier mot irrespectueux envers la sacrée personne de notre souverain, ou contre l'ordre suprême de cette monarchie, vous serez enlevé comme une brebis galeuse du troupeau, et vous irez méditer dans les prisons royales sur le danger d'avoir des opinions opposées aux saines doctrines » s'entend dire Lavisé.

C'est la consternation parmi les habitants de Malenpis. « - Vous ne vous souvenez donc plus, leur rappelle Lavisé, que vous avez voulu un maître ? Vous l'avez ». En se donnant un roi, la population du village s'est en effet dessaisie de toutes les affaires de la commune. L'unique rôle du Conseil communal est maintenant de voter des fonds, et dans ce domaine,

« il fallait que, pour un bout de route, pour une construction, pour l'école, pour la mairie, pour un rien, et enfin pour tout, on en référât au préfet et aux ministres du roi Bombance, qui seuls décidaient de ces choses, apparemment parce qu'ils ne les connaissaient pas ».

Mais cela n'est pas tout. À présents, les jeunes hommes sont appelés pour tirer au sort, et on a bien soin de les envoyer loin de la commune. Apprenant cette nouvelle, les femmes révoltées vont trouver le lieutenant Panachon, qui fait de son mieux pour leur expliquer le fonctionnement de la monarchie (en disant bien plus qu'il ne convient à un militaire), tout en avouant que « notre fonction dans les monarchies est précisément d'empêcher les gens de raisonner ». Le lieutenant Panachon n'est pas bête ; n'est-il pas tenté de désobéir au roi ? Impossible, répond-il, car alors qui lui paiera ses appointements ? Il est conscient que les Républiques ne valent rien pour les militaires, n'ayant pas d'armées permanentes (si on les attaque, ce sont tous les hommes valides qui se chargent alors de défendre leur pays). N'ayant rien obtenu du lieutenant, la délégation de femmes se tourne ensuite vers l'impressionnant général Rrran de Craqueboum. Dans son langage franc et direct, il leur montre la véritable nature de la guerre, qui n'est jamais autre que sociale :

« Écoutez-moi bien ! L'armée est faite pour guerroyer, c'est vrai ; mais il y a guerre et guerre. Défendre la patrie... c'est ce qu'on dit aux petits enfants ; mais ceux qui ne sont pas trop bêtes savent bien que le fin mot de la chose c'est pour le bon ordre, ce qui veut dire faire marcher droit les récalcitrants et casser la tête aux raisonneurs ».

Loin de connaître toutes les richesses qu'ils espéraient, les habitants de Malenpis deviennent de plus en plus pauvres. Certains connaissaient la misère. L'établissement d'une banque de crédit dans la commune provoque des endettements, suivis de protêts, saisies, ventes forcées, et bien souvent la ruine. Un jour, un certain Grangoulu annonce qu'il a découvert des mines d'argent abondantes, et demande une avance pour les exploiter. De grands noms déjà engagés dans l'entreprise en garantissent le sérieux, et les entrepreneurs ont pensé à tout : même les plus pauvres pourront devenir acquéreurs d'une action en s'associant. Évidemment, les mines se révèlent rapidement être « une de ces mauvaises plaisanteries, qui ne sont autre chose que le vol en grand ».

Puis les habitants de Malenpis ont bien d'autres raisons de regretter leur république, comme la naissance de nombreux bâtards royaux qui viennent peupler l'asile des orphelins. Et bientôt, la guerre éclate entre le roi et l'empereur. La commune, se trouvant juste au milieu des deux états, paie durement le prix de la guerre. La paix venue, il faut s'occuper de reconstruire les habitations de ceux qui avaient fui (ou

collaboré), et on cherche à imposer encore davantage la commune. Mais comment ? Les principaux produits (vin, viande, huile, farine, sel, terre...) sont déjà taxés !

« On ne pouvait pourtant pas laisser ces pauvres riches dans la misère, en sorte que l'on avait mis à l'étude un projet consistant à imposer l'air qui entrait par les fenêtres, et la fumée qui sortait par les cheminées ».

Cette mesure qui, en 1874, devait passer pour le comble de l'absurdité, nous paraît aujourd'hui bien anodine. André Léo aurait-elle pu deviner que l'eau, de plus en plus polluée, deviendrait bientôt un bien coûteux, et l'air, une denrée à acheter (avec les permis de polluer) ?

En tout cas, la monarchie apparaît dans le conte comme une contre-utopie. Elle sert de repoussoir aux habitants, provoquant ainsi une prise de conscience salutaire. Il n'en est pas un qui ne se dise : « Ah ! si c'était à recommencer !... » Et il reste bien peu de partisans de la royauté (beaucoup étant morts, d'ailleurs : le citoyen Boissansoif, si heureux naguère de participer aux fêtes qui inauguraient le régime, est mort de faim ; quant à Gobe-La, c'est une balle qu'il a gobée qui a mis fin à ses jours de sujet du roi).

La République n'est plus un mot

La vie en monarchie a permis aux habitants de Malenpis de faire leur éducation politique. Car c'est l'ignorance qui a rendu possible l'abandon de la république. La responsabilité de l'instituteur est grande dans ce désastre, car il n'a pas été capable de leur expliquer ce qu'était un prince ou un royaume : tout ce qui était proche ou trop commun ne l'intéressait pas (si bien que l'école était délaissée par les élèves, n'étant pas considérée comme utile). Pourtant, certains, comme Lavisé, se posaient beaucoup de questions. Ce dernier eût aimé tout comprendre, et, attentif à tout ce qui passait devant ses yeux, « il le considérait avec attention, et le retournait en tous sens dans son esprit, jusqu'à ce qu'il en eût trouvé le fin mot ».

Cette démarche de « retourneur », c'est Jacques Nouvelle qui va la mettre en place auprès des enfants. Devenu directeur de l'école (Lebonius étant mort d'une attaque d'apoplexie, trop ému à l'idée de discourir devant le roi !), Jacques s'applique à faire des élèves non des perroquets, mais des hommes de bon sens, « comprenant les choses, sachant choisir ce qui convient le mieux, et habiles dans leur état de cultivateurs ». Jacques est lui-même fils d'un cultivateur, et l'étude lui a donné l'amour de la science, qui a fait les chemins de fer « pour notre bonheur à tous ». Il croit surtout que l'idée peut transformer le monde : « Il disait que les mots tout seuls ne signifient rien, mais

que l'idée est au contraire la plus utile chose qui soit au monde ». A la place des fables qu'on leur enseignait auparavant, il fait connaître aux élèves tout ce qui les entoure, à commencer par la nature qu'ils auront à cultiver. En histoire, au lieu des noms des rois, il leur apprend la vie des bienfaiteurs de l'humanité, la chronique des grandes inventions. C'est lors d'une leçon de géographie qu'est lancée une étude comparative des chiffres des impôts dans les nations européennes. Les enfants calculent ce que chaque contribuable paye en moyenne, et constatent que la France est actuellement le pays le plus imposé : 67 fr. contre 7 pour la Suisse. Ils concluent d'eux-mêmes qu'il fait meilleur vivre en Suisse, qui est une République, contrairement à la France, qui ne l'est que de nom, étant toujours gouvernée par des monarchistes (rappelons qu'en 1871, la Suisse a servi de refuge à de nombreux communards exilés, et qu'en France, l'assemblée était alors majoritairement royaliste). De l'école sortent des cris de : « Vive la Suisse ! », et, plus bas : « Vive la République ! ». Si bien que le chef de la police dénonce le nouveau maître d'école au juge :

« Il y a ici un instituteur qui se croit apparemment en République. Il s'arrange pour faire de ses élèves des garçons intelligents, qui seront un jour capables d'être libres et voudront le devenir. Ça ne peut pas faire nos affaires. Si on élevait tous les enfants comme cela, personne ne voudrait plus être sujet, payer de gros impôts, aller à la guerre autrement que pour se défendre ; on ne voudrait plus payer de grands juges, ni de policiers, ni de sénateurs, ni de commandeurs, ni de chanceliers ; il n'y aurait plus moyen d'être roi. Il nous faut vivement mettre ordre à ça ».

Jacques est révoqué de ses fonctions, mais la résistance se forme un peu partout. Léveillé revient au pays et raconte qu'en prison, il a rencontré de grands esprits, arrêtés « parce qu'ils voient le dessous des choses et voudraient le faire voir aux autres ». Les dessous de la monarchie étant maintenant visibles pour tous, le moment est venu de la sédition. C'est d'une femme que va venir le salut : Francette, avertie par Lavisé, est à l'origine du complot qui va renverser la monarchie.

Dans un premier temps, Francette s'engage à épouser le riche Trop-d'Un (et à aller vivre à la cour) en échange de la promesse que le Prince rappellera à Malenpis tous les soldats ; ce qui est fait. À leur retour, chaque mère en embrassant son fils lui dit un mot. Le lendemain, dans l'église où le maire Baisetout (nommé par le roi) s'apprête à célébrer le mariage de Francette et de Trop-d'Un, le « non » de la jeune fille sonne comme le signal de la révolte. Entrent alors les jeunes gens de Malenpis armés de leurs fusils, aux cris de : « - Au diable les monarchies ! Vive la paix ! vive la liberté ! »

Les monarchistes qui s'empresent de fuir trouvent devant eux un bataillon de femmes, armées de balais, qui ont enfin renoué avec la tradition de Malenpis, inscrite dans les chartes de la commune, qui voulait que les femmes soient les gardiennes de la liberté :

« Ces chartes portaient que jamais aucun roi, empereur, ni prince, ne pourrait mettre le pied sur le territoire de la commune, sans qu'aussitôt tous les balais de l'endroit, aux mains de toutes les ménagères en état de porter les armes, fussent mis à ses trousses ».

Les habitants, désormais vigilants et prêts à mourir pour leur liberté, n'auront pas à se défendre des monarchistes, car la république est aussitôt proclamée dans le royaume voisin.

La commune de Malenpis tente donc de se reconstituer, et commence par se donner de meilleures institutions. On a tiré les leçons du passé, et l'on sait maintenant que la démocratie se bâtit à chaque instant. Les mandats seront désormais limités dans le temps et révocables : le Conseil communal sera nommé tous les ans, et l'on procédera même à de nouvelles élections dans le courant de l'année si certains citoyens en sont mécontents. Jacques reprend la direction de l'école, aidé de Francette, formant une nouvelle génération d'écoliers qui sauront où est leur intérêt, et connaîtront ce qui se passe dans le monde qui les entoure :

« Ils seront tout à la fois instruits et bons travailleurs, d'honnêtes gens, de vrais humains, vivant par l'esprit comme par le corps, et à qui l'on n'en fera pas accroire aisément ».

La commune va bientôt reprendre le nom, qu'elle avait perdu, de Bien-Heureuse. Après toutes ces aventures, tout le monde à Malenpis est conscient que « la vraie richesse est dans le travail, et que le bonheur et l'ordre véritable ne sont pas ailleurs que dans la liberté ». Et c'est sur ce mot de liberté que se termine le conte.

Nous sommes en 1874, et André Léo repose sa plume. Elle se relit.

« Il y avait, dans un pays près d'ici, mais fort petit et qui ne se voit pas sur la carte, une commune indépendante de tous les peuples voisins, qui se gouvernait à sa guise, en raison de vieilles chartes qu'elle avait »

De son exil, elle a encore sous les yeux les images vives d'une autre Commune, bien réelle celle-ci. Une Commune qui s'était proclamée « dans un pays près d'ici », qui ne se voit pas dans tous les livres d'histoire, mais une commune indépendante qui elle aussi avait tenté de « se gouverner à sa guise »...

L'UTOPIE ANARCHISTE DE JEAN GRAVE : *TERRE LIBRE*

En 1905, Jean Grave, le théoricien anarchiste de la rue Mouffetard, est surtout connu pour ses brochures et volumes théoriques. Grand lecteur, il s'improvise souvent critique littéraire dans *La Révolte*, auquel il adjoint en 1887 un supplément littéraire bimensuel afin de faire connaître à ses lecteurs des textes, extraits de romans ou poèmes, qu'il juge intéressants. Lui-même a déjà écrit quelques œuvres littéraires. Deux romans : *La Grande famille* (1896), *Malfaiteurs !* (1903), et une pièce de théâtre : *Responsabilités !* (1904), prennent pour cadre la société contemporaine, tandis que *Les Aventures de Nono* (1901) est un récit pour enfant qui raconte le rêve d'un jeune garçon. C'est dans ses essais qu'il définit plus précisément ce que pourrait être une société anarchiste, en particulier dans *La Société future*. Il y avait là matière à un roman... que lui demande Francisco Ferrer, pour ses élèves de « La escuela moderna ». Jean Grave s'exécute et compose *Terre Libre (les pionniers)*, de 1904 à 1905. Le roman, qui se désigne comme un « conte pour les jeunes », paraît aux éditions des Temps Nouveaux en 1908. Le volume est immédiatement traduit en espagnol, et paraîtra aussi en traduction à Buenos Aires, à Moscou

Pour développer sa vision de l'organisation du travail dans une société anarchiste, Jean Grave choisit la forme du conte, d'abord parce que la lecture en sera facilitée, notamment pour les enfants, et ensuite parce que « cela garde davantage le caractère vague et hypothétique, que doit toujours garder tout aperçu sur la société future ». Il ne s'agit donc pas de prévoir ce qui sera, mais simplement de démontrer qu'une société basée sur la libre entente peut fonctionner. Le roman, écrit pour un public de jeunes lecteurs, a une fonction didactique clairement établie.

Jean Grave reprend un procédé littéraire éculé (comme il le reconnaît lui-même dans la préface), celui du naufrage qui amène à la découverte d'une île déserte, procédé qui lui paraît le plus commode pour montrer une société en rupture avec l'ancien monde. Fidèle à ses convictions libertaires, il réussit à écrire un roman sans héros, l'intérêt de l'intrigue reposant sur la foule, et non sur quelques personnages privilégiés.

Voici le début de l'aventure : le vaisseau de guerre *L'Aréthuse* transporte, pour les débarquer en Nouvelle-Calédonie, environ trois cents déportés, hommes, femmes et enfants. Ce sont pour la plupart des ouvriers condamnés à la suite de grèves violentes, qui avaient compris que rien ne servait de changer la forme du gouvernement mais qu'il fallait modifier radicalement la société elle-même. Après une tempête qui détruit le navire, les naufragés échouent sur une côte déserte. Les déportés refusent de se soumettre à l'autorité du commandant du navire et commencent une vie nouvelle sur l'île baptisée « Terre Libre ». Après s'être emparé des armes des militaires, ils comptent bien vivre comme ils l'entendent, sans lois et sans autorité, tout en laissant les militaires « libres » de conserver leur hiérarchie.

L'association anarchiste idéale

L'organisation des Terrelibériens se forme progressivement, « par la force des choses, par les besoins de chacun ». Les Terrelibériens refusent toute représentation. Il n'y a aucun chef parmi eux, les décisions se prennent à l'unanimité. Mais une mesure proposée qui n'a pas l'assentiment de tous, si elle rencontre un nombre suffisant d'adhérents pour l'exécuter eux-mêmes, peut tout à fait être appliquée. Le roman nous donne un très bon exemple du fonctionnement d'une véritable démocratie lorsque les Terrelibériens doivent décider des premières mesures agricoles. La colonie tout entière va visiter les terrains arables, et retient trois emplacements, qui tous ont des avantages et des inconvénients. Chaque terrain a ses partisans qui tentent de convaincre les autres sans que personne n'arrive à se mettre d'accord. Or, « l'on était convenu que l'on procéderait par entente, et non à la majorité ». La discussion menace de s'éterniser, créant même des partis, jusqu'à ce que les colons en arrivent à la conclusion que rien ne nécessite de grouper tout le travail sur une même surface. Les trois terrains sont donc mis en culture, ce qui a l'avantage de limiter les risques de l'entreprise. Les Terrelibériens n'auront qu'à se féliciter de cette décision, lorsque plus tard un ouragan terrible ayant détruit un des terrains, les deux autres endroits, épargnés, seront retrouvés saufs.

La démocratie se traduit d'abord par de nombreux débats : toutes les questions sont examinées dans des assemblées où chacun exprime son avis et s'efforce d'emporter la conviction. Et s'il y a bien parmi tous les personnages un personnage qui se distingue - Berthaut, celui qui prend le plus volontiers la parole -, il le fait à chaque fois « au nom

de mes camarades et égaux, ici présents ». L'égalité n'est pas un vain mot puisque tous les déportés bénéficient du même traitement, de la même liberté, aucun métier n'entraînant un prestige supérieur. Il y a certes parmi les colons un ingénieur « qui, autrefois, avait dirigé plusieurs usines, mais dont les idées anarchistes lui avaient mérité d'être compris dans la rafle de travailleurs opérée par la bourgeoisie », et l'on recourt à ses connaissances pour construire une turbine, une dynamo et créer une force motrice. Mais il n'est pas nommé et reste à l'arrière-plan, précisément pour éviter que soit établie une subordination ou un ordre des valeurs qui entraînerait une hiérarchie.

Les colons ayant à travailler dur pour la colonie dans les premiers temps, il se forme des embryons d'associations et de groupes en vue d'échanges ou de fabrication, « tendant de plus en plus vers l'association anarchiste idéale ». Les travailleurs s'assemblent en groupements d'aptitude - groupements qui n'ont rien de rigide ni de fermé. La colonie rejette le principe du syndicalisme ou des coopératives de production, qui embrigadent l'individu et restreignent son autonomie.

Vivre au présent

Évidemment, plusieurs difficultés surgissent, et principalement le cas des réfractaires. Jean Grave avait déjà répondu à la question des paresseux dans *La Société future* : les fainéants, disait-il, seront toujours présents. Mieux vaut encore les laisser en paix et espérer qu'ils se corrigent par la vue du bon exemple. Sur la Terre Libre, un petit nombre de colons refusent de se joindre à l'effort commun. Ils passent leur temps à jouer à la manille, à paresser dans les bois... C'est en vain que l'on fait des reproches de plus en plus directs à ces « délinquants ». Doit-on leur couper les vivres ? Il faudrait alors les faire garder (ce qui suppose : élever une autre classe de fainéants !). Prendre des mesures de coercition contre quelques membres, ce serait donner le pouvoir à la majorité d'opprimer la minorité. On décide donc de les ignorer. Or, il arrive que pendant une partie de chasse, l'un de ces désœuvrés découvre par hasard l'organisation d'un complot contre les Terrelibériens. C'est grâce à lui, à son désœuvrement, que la société va éviter l'anéantissement ! Les paresseux ne sont donc plus ici, comme dans la théorie, un mal nécessaire, mais ils constituent une véritable chance pour le reste de la communauté : c'est leur disponibilité qui leur permet de voir ce que les Terrelibériens, trop occupés à travailler, ignorent. Comment mieux dire que toute société a besoin de réfractaires au travail, qu'elle ne doit pas seulement les tolérer, mais les accueillir

comme une véritable garantie de sa survie ? En leur donnant, en quelque sorte, l'équivalent d'un salaire minimal, la société de Terre Libre se donne la chance d'obtenir des « chômeurs » de nouvelles découvertes de nouvelles inventions, qui sait ? Elle permet surtout à l'individu d'échapper à l'idéologie du travail obligatoire, de sauvegarder un temps de « loisir » qui échappe à toute contrainte imposée par la communauté, qui appartient en propre à l'individu.

Le roman permet ainsi de mettre en place un temps différent, qui n'est pas celui de la société « autoritaire ». Un jour se pose la question de la répression, lorsqu'on découvre que des bouteilles d'alcool (sauvées du naufrage) disparaissent : « à nouveau se posait le problème de répression ou de liberté ». (Notons au passage que dans une société où tout aurait été disponible à profusion, on aurait probablement passé sur un tel vol ; mais les conditions spéciales de la colonie, le manque de moyens, ne permettent pas une telle tolérance. Jean Grave refuse ici d'aborder le problème de l'alcoolisme dont on parle beaucoup à l'époque dans les Universités Populaires). Certains demandent une correction ou une expulsion des coupables ; les partisans de la tolérance font remarquer qu'on ne peut rétablir les châtiments sans la magistrature. Mais l'argument qui va l'emporter est le suivant : la correction est compréhensible sur le coup, mais *après* la condamnation, qui voudra faire œuvre de bourreau ? Apparaît ainsi l'absurdité de toute condamnation parce qu'elle implique un report dans le temps. Il en va de même en cas de querelles, qui « laissées à elles-mêmes, auraient pu s'envenimer », mais désamorçées *sur le moment*, et oubliées aussitôt après, n'ont plus aucune importance. Le seul temps de la Terre Libre semble ainsi être le présent. D'ailleurs, le passé s'est éloigné en même temps que l'Europe, il n'est jamais question de prédécesseurs ou d'exemples à suivre. L'organisation de la communauté rejette tout modèle pour mieux se régler sur les exigences de la vie présente. Les personnages du roman ne sont pas des théoriciens : ils vivent la situation dans l'urgence, s'arrêtant parfois (mais rarement) sur l'expérience en train de se faire. Et c'est ainsi qu'un jour : « on en vint à constater qu'en somme, c'était la société nouvelle qu'ils étaient en train d'édifier »¹¹.

¹¹ Remarquons tout de même que la place faite aux femmes dans cette société nouvelle est très en retrait des idées (égalitaires) exprimées par Jean Grave dans ses écrits théoriques. Dans le roman, les femmes sont reléguées aux tâches annexes et ne sont mentionnées que comme épouses ou futures épouses : bref, ce sont plus des accompagnatrices que de véritables compagnes.

On est loin ici des utopies dans lesquelles il ne saurait y avoir aucune contestation, aucune critique. Les dissidences existent, mais elles ne sont pas étouffées : elles se résorbent d'elles-mêmes dans une organisation ouverte, et ne sont plus une menace pour la communauté. C'est également par la persuasion que seront vaincues les résistances initiales des soldats, dont certains, émerveillés par la vie des Terrelibériens, finissent par se joindre à eux.

La révolte gronde en Europe

Que va-t-il advenir de cette colonie anarchiste ? Après une dernière attaque par un navire français, et la victoire remportée par les Terrelibériens (forcés par leurs attaquants à user d'armes pour se défendre), l'île semble tout à fait sauvée. Un marin insubordonné, parvient à joindre la colonie et apporte des nouvelles d'Europe : le mouvement de révolte s'est généralisé, la propagande anarchiste progresse, une bombe a éliminé le tsar de Russie, l'Allemagne a organisé un parti républicain, des grèves éclatent en Italie et en Espagne... Ainsi la société contemporaine réapparaît-elle au tout dernier chapitre, et cette allusion va donner sens à l'utopie des Terrelibériens, puisque s'ouvre ainsi la possibilité de leur retour en Europe. Et c'est sur cette possibilité que se termine le roman :

« Le secret de leur refuge était au fond de la mer. Ils restaient, jusqu'à nouvel ordre, libres de continuer à vivre, là, ignorés de tous, ou de renouer avec le vieux monde, comme ils l'entendaient ».

La fin reste donc ouverte : on peut admettre que la colonie se referme sur elle-même, ou bien penser que son exemple sera exporté en Europe et que la vie des Terrelibériens sera un modèle pour les peuples en lutte.

Contrairement à la plupart des autres utopistes qui soumettent l'individu à la collectivité, Jean Grave parvient à imaginer une utopie sans État ni centralisation : contre tous les pouvoirs qui visent à façonner, à changer l'homme¹², l'utopie est ici l'affirmation simple de la vie. Il ne s'agit pas de préfigurer un homme total, sujet de toutes les potentialités humaines, mais de disperser le sujet, de créer des subjectivations multiples. Ce que permet une organisation ouverte, qui ne s'impose pas comme seule et unique mode de vie. C'est peut-être pour cela que l'utopie de Jean Grave nous paraît

située dans un avenir tout proche. L'anarchie réalisée apparaît ici, non comme le produit d'une nature humaine transcendée, mais comme la vocation naturelle de l'homme libéré des aliénations sociales. C'est ce que note le traducteur à l'édition espagnole (Anselmo Lorenzo) dans sa préface :

« Dans ces pages vit et acquiert une force persuasive cette idée que l'anarchiste est parfaitement humain, qu'il n'est pas un produit de l'imagination, ni d'une doctrine spéciale, qu'il n'est pas besoin d'espérer son existence d'une société meilleure - ce qui serait un absurde renversement de cause à effet - mais qu'il existe aujourd'hui, qu'il existait auparavant, qu'il existera toujours, évoluant progressivement vers la perfection dans tout être humain, homme ou femme ; il est l'égoïste-altruiste qui veut le bien pour lui et pour ceux qu'il aime, parce que c'est la base essentielle de tout bonheur véritable [...] »

On voit que loin d'être une fuite dans l'imaginaire, l'utopie anarchiste n'a d'autre but que de nous parler de l'homme réel, présent - pour, sans nous résigner à ses limites et à ses insuffisances, en tirer toutes les virtualités. Car c'est bien là une des fonctions de l'utopie : nous faire apparaître la réalité comme insupportable, en regard de l'utopie qui nous est présentée.

¹² Cf. René Schérer, *Utopies nomades. En attendant 2002*, Paris, Séguier, 1996.

HAN RYNER : *LES PACIFIQUES* OU LE CHANGEMENT DE POINT DE VUE

Les Pacifiques, écrit au début du vingtième siècle, est probablement l'un des romans les plus « actuels » de Han Ryner. De son vrai nom Henri Ner (1861-1938), ce professeur et franc-maçon individualiste collabore aux revues anarchistes, écrit des essais et des romans. *Le Crime d'obéir*, publié en 1898, est son premier ouvrage important où s'affirment ses idées anarchistes. Dans la France de la fin du siècle, comment rester libre, c'est-à-dire n'obéir à personne ? Pierre, le personnage principal, réfractaire à toute exploitation, est finalement enfermé comme fou pour avoir refusé de se prêter à la mascarade du service militaire, et meurt en prison, tandis que sa compagne refuse de mettre au monde l'enfant qu'elle porte en elle. Dans l'univers de Han Ryner, les personnages n'ont d'autre choix que de faire des compromis, ou d'être tués. Entre la trahison (la collaboration avec la société, c'est-à-dire la destruction de l'individu) et la mort, il n'y a pas d'issue. Sébastien, le pacifiste héros du *Sphinx rouge* (1905), sera lui aussi tué par une foule avide de sang, lors de la déclaration de guerre. Or, l'utopie des *Pacifiques* permet enfin aux personnages de Ryner de vivre. Le roman, écrit en 1904, est refusé pendant dix ans par les éditeurs, et paraît seulement en 1914, à Bruxelles, chez Eugène Faguière et C^{ie}.

L'histoire, là encore, est simple et peu originale. Lors d'un naufrage, l'équipage d'un bateau se retrouve sur une île inconnue, l'Atlantide, recueilli par un peuple qui vit en anarchie : sans gouvernement, sans organisation sociale, sans nation, ne connaissant aucune discipline imposée ni hiérarchie. Ils vont tout nus, s'harnachent d'ailes qui leur permettent, grâce à une énergie nouvelle, de voler comme des oiseaux, et vivent en parfaite entente avec les animaux (exception faite des animaux sanguinaires qu'ils ont relégués dans une île voisine) - ils sont évidemment végétariens. L'argent leur est inconnu, mais ils rejettent l'échange : à chacun selon ses moyens, à chacun selon ses besoins. Le savoir non plus ne se monnaie pas : là-bas, tout le monde est instituteur. Les Atlantes ne travaillent en moyenne que deux heures par jour, groupés en des sortes de coopératives autogérées. Ils ont délaissé les villes pour les campagnes, et sont fidèles à un principe : « Ne commandez jamais et n'obéissez jamais. Ne travaillez point pour

celui qui ne fait rien ». Parmi eux, ni soldats, ni esclaves, ni salariés. Le roman nous apprend que cette manière de vivre s'est acquise par des luttes, par une longue évolution des mentalités. Mais une fois l'anarchie installée, qui pourra soumettre ce peuple ?

« Quand l'homme s'est délivré de toute avidité, quand il ne tremble plus pour des richesses volées à tous et que guettent les avidités dépouillées ; quand il n'est plus devant la souffrance et devant la mort une bête qui fuit et qui se cache ; quand il n'est plus devant le plaisir une bête qui avance en rampant et en bavant ; avec quoi lui feriez-vous encore de la crainte et de l'espérance ? Avec quoi le domestiqueriez-vous ? »

La nature est magnifique, et ne parvient à se « réaliser » pleinement qu'avec la coopération de l'homme. Loin d'être passif, l'homme agit sur la nature, mais il se garde bien de la contrarier, ou de la modifier, d'inventer de nouvelles espèces... Il lui suffit de l'aider à se perfectionner de façon à ce que chaque parcelle puisse donner le meilleur de ce qu'elle promet. Comme l'écrivait André Léo dans *La Commune de Malenpis* : « la terre n'est généreuse qu'avec ceux qui le sont pour elle, et elle fait bien ». Les organismes génétiquement modifiés auraient certainement semblé une aberration aux yeux des Atlantes ! Pour eux, ce n'est pas la terre qui appartient à l'homme, mais l'homme à la terre. Ils ont cependant atteint un niveau impressionnant de technique : l'électricité, la « radio-activité », la force solaire, c'est déjà du passé pour eux qui ont découvert d'autres formes d'énergie : la syndynamie, la pandynamie, et enfin « la force ».

En ce qui concerne l'éthique, une entière liberté règle les comportements des Atlantes. Aucune loi ne préside aux ébats amoureux, aucune morale ne vient juger les comportements sexuels : « L'amour aussi connaît des sédentaires et des voyageurs ». Enfin, lorsqu'un être s'estime las de vivre, il se retire dans le refuge de « ceux qui meurent trop tard » (ceux qui en ont assez de vivre), jusqu'à ce que « l'euthanasie » soit achevée.

Et surtout, la grande idée qui se dégage de ce roman est le refus de la violence, combattue par la non-coopération qui sera plus tard incarnée par Gandhi. Un homme qui a tué n'est plus un homme : « on croit tuer au dehors, ah ! ah ! et on tue au dedans ». Les Atlantes conçoivent donc la non-violence comme une résistance, refusant la fuite tout autant que la trahison. L'intrigue romanesque leur donne l'occasion de mettre leurs idées en actes : face à des meurtriers (en l'occurrence, les Français naufragés qui cherchent à prendre le pouvoir), ils gardent une attitude pacifique, suivant l'idée qu'il n'est « jamais juste de tuer ». Les naufragés tuent ainsi des centaines d'Atlantes sans

provoquer chez eux ni fuite, ni violence. Certains accourent même pour chercher la mort. Cela provoque vite la déroute des attaquants, qui manquent bientôt de munitions. Une fois la victoire des Atlantes obtenue, les assassins sont épargnés – non tant par pitié que pour ne pas cautionner leur violence : « le meurtrier qui pleure est vaincu. Mais le meurtrier qu'on tue est vainqueur : il a créé un autre meurtrier ».

C'est donc un peuple heureux, qui ne sait ni obéir ni commander et qui ne manque de rien, que les lecteurs vont découvrir par l'intermédiaire de Jacques, le narrateur.

Jacques ou le mâle (mal) français contemporain

Le génie de l'auteur est d'avoir inventé un narrateur étranger à l'île, à la fois insupportable et terriblement banal, pour nous parler des Atlantes. Jacques cumule toutes les tares du Français du début du dix-neuvième siècle. Il est patriote à l'excès, ne doutant pas de la supériorité de la civilisation française, réactionnaire sous des dehors progressistes, avant tout avide de pouvoir, anticlérical mais n'aimant pas qu'on médise de la religion, et évidemment machiste, n'imaginant pas d'autres relations avec les femmes que la violence ou le chantage à l'argent. Il est évidemment lâche, peu curieux, fermé aux autres, prétentieux... Et s'il se laisse par moments séduire par l'utopie des Atlantes, cela ne peut être durable, car « tout en lui proteste contre l'anarchie ; tout en lui réclame la joie enivrante de commander, la joie rassurante d'obéir ». Lorsqu'il rêve, il se voit de retour en Europe, où il peut être riche, honoré, jalouxé, supérieur aux autres, et non perdu « dans la foule banale de tant de frères bêtement joyeux ». Un passage révélateur le montre complotant avec les naufragés pour prendre le pouvoir : rêvant qu'il possède tout, il apprécie chaque parcelle de son royaume et imagine ce qu'il pourra en faire... Ce qu'il en fera ? rien de plus, en fait, que maintenant. Le sentiment de pouvoir, dans une île où chacun possède tout, est purement imaginaire. Transposées dans l'utopie, les valeurs qu'on a inculquées à Jacques dans la France du début du vingtième siècle ne sont pas valables. Ainsi sa revendication d'une société hiérarchisée est-elle absurde dans ce contexte : « Nous voulons par-dessus tout une société organisée, une hiérarchie où ne connaissions notre place. Où il n'y a pas de classes, on est nécessairement ce qu'il y a de plus méprisable et de plus douloureux, un déclassé », dit-il inconscient du non-sens qu'il profère (comment peut-on être un *déclassé* dans une société sans classes ?). Par de brefs instants tenté par le mode de vie des Atlantes (qui ne

le serait pas ?), il ne peut se faire à cette société sans hiérarchie et maintient jusqu'à l'absurde la prééminence du système français.

Le narrateur, prisonnier des valeurs anciennes, ne comprend pas ses hôtes, faute d'avoir pu changer de point de vue. Aussi ne voit-il dans les Atlantes que des sauvages (ils sont nus, n'ont pas de religion, ignorent les convenances et la politesse française). Ce ne sont pas des « hommes », car ils ne veulent pas tuer. Ce sont évidemment des lâches, puisqu'ils n'admettent pas la vengeance si on les attaque. Ils ignorent, les malheureux, notre « virile civilisation », notre « vaillante patrie » !

Han Ryner infléchit ici le schéma plus traditionnel du récit utopique, qui montre un voyageur revenant d'une île, séduit par ce qu'il a vu, et portant un nouveau regard sur la société dans laquelle il vit. Ici, l'utopie des Atlantes est bien une satire sociale et politique de la France de l'époque, mais cette satire n'est pas portée par le narrateur. Ce sont les lecteurs qui, voyant d'une part le bonheur qui règne chez les Atlantes, et les motivations douteuses (l'amour du pouvoir) qui animent le narrateur, établissent la comparaison entre les deux types de société.

Les mots de l'utopie

Il était difficile à Han Ryner de parler à partir du point de vue des Atlantes, car ceux-ci n'ont pas les mêmes modes de parler que nous (bien que certains parlent parfaitement le français). Les Atlantes refusent tous les dogmes, et se méfient des mots : condition *sine qua non* pour ne pas se laisser manipuler par les belles idées parfois dangereuses qui se cachent sous les termes séduisants. Ainsi parle un Atlante au narrateur : « Les mots, dans ta langue surtout [le français], sont des naïfs qui affirment toujours. Celui qui parle de choses nobles parle au delà des mots ». Rien ne doit donc les tenir captifs, même pas le langage, qui a aussi ses limites : « Dans la prison des mots, toutes les sagesses deviennent des folies ». Pour dire « homme », « ami », « frère », un seul mot existe dans la langue des Atlantes. Ce n'est donc pas seulement un autre lieu qui est évoqué dans le roman, mais véritablement un autre langage, qui influe sur la réalité – car on tue certainement plus facilement un *étranger* qu'un *ami-frère*.

Ce peuple vivant en anarchie nous montre, en acte, une autre manière de vivre, et soulève aussi la question de la responsabilité. Une enfant Atlante pleure en apprenant comment vivent les Français : « Il me semble que des hommes ne peuvent pas être malheureux sans que ce soit la faute de tout le monde ». C'est pourquoi se pose

nettement la question de la propagande. Les Atlantes imaginent de projeter dans le ciel européen de « claires images totales de l'Atlantide et sur les murs de vos maisons des scènes partielles de notre bonheur » : ce spectacle ne modifierait-il pas les mentalités ? Mais les Atlantes se méfient des usages qui peuvent être faits de la science, et ne veulent pas faire partager leurs découvertes à la terre entière : chez « des peuples injustes », le progrès « multiplie la puissante écrasante de quelques uns, alourdit la servitude de la foule ». On voit là, et c'est assez rare dans les utopies littéraires, la méfiance de l'auteur envers la science. Conscients que tout progrès matériel peut être utilisé à des fins de pouvoir, les Atlantes jugent encore trop grand le danger qu'il y aurait à propager leurs connaissances.

On voit donc que cette utopie ne se limite pas aux contours d'une île privilégiée, mais cherche aussi à représenter une *autre* manière de penser : peut-on rêver d'une civilisation où personne « ne comprend les mots qui ordonnent et personne ne connaît l'attitude qui soumet » ?

Le narrateur, réfractaire à toute évolution, qui se fait un devoir d'aimer son pays et son époque, proclame à son retour en France : « Désormais, je serai le sage qui regarde toutes choses de chez lui, qui refuse de quitter son point de vue solide de français et d'homme du vingtième siècle... ». Et si cela commençait ainsi... L'utopie comme un déplacement du point de vue » ? Ou un retournement : Jean Aicard, dans sa préface à *Chair vaincue*, un roman de Han Ryner paru en 1889, lui écrivait : « vous êtes l'un des plus inquiétants retourneurs d'idées et de mots que je connaisse. L'envers des mots et des idées vous apparaît quelquefois avant l'endroit ». Toute utopie est d'abord un éloge du retournement, du déracinement.

BERNARD LAZARE : L'UTOPIEN PROPAGANDISTE DES *PORTEURS DE TORCHE*

On oublie souvent que Bernard Lazare (1865-1903), qui deviendra le premier dreyfusard, fut d'abord un écrivain, collaborant à la presse anarchiste et fervent partisan de « l'art social ». Dans les années 1890, il livre des « contes » aux *Entretiens politiques et littéraires*, qui formeront *Les Porteurs de torches* en 1897, sorte de « récit symbolique anarchiste », où la fonction pédagogique guide l'écriture, l'enseignement étant à peine dissimulé par l'étrangeté du récit.

Le roman s'ouvre sur l'arrivée d'un « étranger », qui réveille un vagabond (par ailleurs bachelier), Juste, pour partager son repas avec lui. L'étranger se nomme Marcus et semble venir d'une contrée nommée Utopie. Il n'a pas de patrie : « je suis citoyen du monde. Pour mon état, mettez, si vous voulez, que je suis apôtre du genre humain, procureur de la vérité et orateur de la justice » (ce qui se traduit par : philosophe et révolutionnaire). Sa première réaction en découvrant le pays dans lequel il se trouve, par l'intermédiaire de Juste, est l'incompréhension. Comment est-il possible que des gens aient faim, que tout appartienne à quelques-uns ? « On eût dit que, pour la première fois, il entendait dire chose semblable et que les mots qui venaient d'être prononcés n'avaient aucun sens pour lui ». Il conçoit une contrée où « tout appartiendrait à tous », conception utopique comme le lui fait remarquer Juste. Son regard permet donc de déchiffrer la société contemporaine, de faire apparaître ses us et coutumes comme absurdes, son organisation comme chaotique. Marcus remarque que les habitants de ce pays ont une « singulière notion de l'ordre », préférant parler pour sa part de « méthodes d'équilibres politiques », à distinguer de « l'ordre et l'harmonie ». Pour mieux étudier cette nouvelle contrée, qui a bien des points communs avec la société contemporaine, Marcus veut se rendre à Géronta, sa capitale. Juste se propose comme guide : l'initiation peut commencer.

Ces deux personnages serviront de fil directeur au roman pendant trois cents pages. Ce sont deux caractères différents et complémentaires. Marcus est l'utopiste, le philosophe anarchiste, le porteur de torche. Il est l'inlassable propagandiste, qui va répandre l'Idée

à travers toutes les contrées. Il n'a qu'une faiblesse, celle d'être trop en-dehors des passions humaines. Pour contre-balancer ce que ce personnage a d'irréel, l'auteur lui adjoint Juste, qui aime les satisfactions matérielles (il a toujours faim ou soif), tout en étant relativement indifférent à la misère. Juste est donc en quelque sorte l'incarnation de la « philosophie pratique », grâce à qui l'utopie n'est pas une création chimérique, totalement désincarnée. L'utopie ne doit jamais perdre le lien qui la relie à la réalité, car « il importe de ne jamais oublier que c'est de la vie même que peuvent surgir les idées nouvelles ».

Durant leur voyage - qui est aussi le temps du récit, Marcus va propager l'idée anarchiste, cherchant à faire non des disciples, mais des convaincus (dans *La Société mourante ou l'anarchie*, Jean Grave insiste sur la nécessité de propager les idées, tout en précisant que, en tant qu'anarchistes, « au lieu de chercher des *croiyants* nous voulons faire des *convaincus* »).

L'accoucheur des âmes

Le roman se présente comme une sorte de fable, imprécisément située dans le temps (à la fin du dix-neuvième siècle sans doute : on y voit des usines et des travailleurs, mais subsistent les vestiges d'un temps ancien) et dans l'espace (Géronta est une cité imaginaire, avec sa topographie propre : la ville est séparée en deux parties, la ville riche et la ville pauvre). Tout est prétexte à Marcus pour faire une leçon d'anarchie : l'escouade de soldats croisée à la sortie d'un pont, par exemple, donne lieu à un développement sur le rôle de l'armée et de la police. Il aura ainsi l'occasion de fustiger la magistrature, l'armée, la science des économistes (la définition de l'économiste selon Juste : « un citoyen patenté qui a la charge pénible, mais fructueuse, de prouver aux pauvres la légitimité et la douceur de leur état »), les artistes dilettantes, et surtout, deux thèmes récurrents dans son discours, développés à travers plusieurs paraboles, la charité et la résignation.

Soucieux de ne pas imposer autoritairement un sens, Marcus laisse toujours le dernier mot - et l'interprétation - à son interlocuteur. Il se compare lui-même à Socrate, car il refuse d'être un guide, un maître, et ne prétend que révéler les personnages à eux-mêmes. Son moyen d'expression privilégié est donc la parabole. Marcus dira à la fin du roman : « Pour vous, j'eusse pu commenter encore mes paraboles, préciser mes mythes et mes symboles. Je ne l'ai pas voulu. J'ai horreur des dogmes et des règles et j'aurais

crain de vous lier de chaînes dangereuses ». On croirait entendre parler un Atlante sorti du roman d'Han Ryner. Ce n'est plus le lieu de l'utopie qui nous est présenté ici, mais son langage. Ce langage s'oppose à celui des romanciers contemporains, ceux de Géronta.

Le jardin des paroles

À Géronta existe en effet un lieu privilégié, *Le jardin des paroles* où la police n'entre jamais. C'est donc un espace de liberté, où se réunissent des poètes, des artistes (et même des révoltés !). Rien de ce qui est dit ici ne porte à conséquence. Mais que de discours faux ! Dans « le pavillon d'Éros », un romancier disserte sur la liberté sexuelle. Il raconte l'histoire d'Étiennette, une femme qui, pour se libérer de son mari, décide de prendre des amants - avec cette morale toute paradoxale : femmes, donnez-vous si vous voulez être libres ! Et tandis que le personnage du maître-romancier discours ainsi, les femmes dans l'auditoire ont des postures de servantes. Se trouve ainsi illustrée l'hypocrisie d'un discours - artificiel - qui n'est que mots creux et vides, qui ne prône la liberté que pour mieux dominer. Car la liberté sexuelle ne veut rien dire si elle ne s'accompagne d'une véritable relation d'égalité entre les hommes et les femmes – ce n'est pas encore le cas dans la société de Géronta. Et Bernard Lazare pointe ici l'importance du langage et son rôle dans le façonnement des représentations sexuées.

Les discours qui se tiennent dans le *jardin des paroles* sont prétextes à une dénonciation du langage : selon Marcus, les poètes et romanciers perpétuent le malentendu entre les hommes et les femmes, car ils construisent un mythe (purement rhétorique) - l'amour-religion, dangereux puisqu'il empêche de concevoir l'amour sans lyrisme ni fétichisme, « c'est-à-dire l'égal échange de sentiments semblables entre deux êtres égaux ». Bernard Lazare vise ici certains romans mystiques ou psychologiques de l'époque, qui se préoccupent davantage de jouer avec les mots que de penser véritablement les rapports humains. À l'encontre de ces récits où la femme, sacralisée ou méprisée, est une *création* plus qu'une *créature* (dirait André Léo), l'auteur esquisse une autre morale sexuelle qui serait basée à la fois sur l'égalité et la liberté.

L'utopiste Marcus ne sera pas toléré longtemps à Géronta. À la fin du roman, il est chassé de la cité, mais il a gagné deux émules qui poursuivront sa tâche : le flambeau passe de mains en mains, la parole continuera de se répandre.

Le roman ne présente donc pas une utopie, mais introduit l'utopie dans la société « réelle », faisant naître l'exigence que la dimension utopique renaisse à chaque temps ¹³. Ici, l'exigence utopique passe tout entière par le langage de Marcus, le langage du propagandiste. Le choix des paraboles, donc du symbole, tend à indiquer que l'utopie n'est pas immédiatement déchiffrable : chacun ne comprend que ce qu'il peut... À travers ce langage symboliste, c'est toute la réalité qui est à déchiffrer, à réinterpréter.

¹³ Cf. René Schérer (avec Guy Hocquenghem), *Pari sur l'impossible. Études fouriéristes*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 1989.

L'UTOPIE DELIRANTE : LES MICROBES HUMAINS ET LE MONDE
NOUVEAU DE LOUISE MICHEL

L'œuvre romanesque de Louise Michel a souvent été critiquée. Et pourtant... il suffit souvent de changer de point de vue, de modifier nos critères, pour que son actualité nous frappe. L'écriture de Louise Michel, parce qu'elle est en effet surprenante, originale, nous force à revenir sur la distinction entre le délire et le réalisme, et nous présente une nouvelle approche de l'utopie.

Depuis qu'elle s'est découverte anarchiste après la Commune de Paris, Louise Michel (1830-1905) n'a cessé de militer, prononçant des conférences devant des auditoires nombreux et passionnés, manifestant, aidant tous ceux qui autour d'elle sont dans le besoin. Elle n'a jamais cessé d'écrire non plus : des romans, des pièces de théâtre, des poèmes et chansons. C'est à la prison de Saint-Lazare et à la centrale de Clermont, où elle est enfermée pour avoir participé à une manifestation des sans-travail (on l'accuse d'avoir organisé le pillage d'une boulangerie), qu'elle écrit *Les Microbes humains*. Le volume paraît chez Dentu en 1886, et sera suivi du *Monde nouveau* en 1888. On peut supposer que ces deux romans sont le début d'une trilogie qui n'a jamais été écrite (on retrouve les mêmes personnages d'un roman à l'autre).

Les Microbes humains est, comme tous les romans de Louise Michel, difficile à résumer, tant il comporte de quiproquos, de personnages, d'intrigues parallèles, etc. Tout commence dans une brasserie du Quartier Latin, où se trouvent réunis les principaux protagonistes de l'histoire, lors d'une soirée : « l'homme aux yeux ronds », un bourgeois méprisant et inquiétant, assis en face d'un ami ; des filles et des serveuses ; quelques jeunes gens révoltés qui se sont rassemblés. Ce sont Julius, dessinateur et journaliste créole, Odream, l'Irlandais (mal) pendu en Irlande pendant un soulèvement, Olaff, le révolutionnaire russe. Julius fait un croquis caricaturant les deux hommes attablés. Suite à un incident, une bagarre éclate, nécessitant l'intervention de la police et provoquant la confusion générale.

Nous pouvons lire ce premier chapitre comme une véritable description de la société « réelle ». Louise Michel nous suggère cette piste justement en intercalant dans la

fiction des passages sur les misères du sous-prolétariat. Il s'agit donc bien d'une scène « réaliste », si l'on accepte de lire les nombreuses métaphores animales comme un « effet de réel » paradoxal.

Le monde animal

Louise Michel use et abuse des métaphores animales. Le premier chapitre évoque des mères n'arrivant plus à nourrir leurs enfants : elles sont semblables à des chats, des colombes, des corbeaux. Dans la brasserie défilent deux détraqués, représentant la noblesse : la hure et le poulpe, puis un énorme financier-sangsue. La surdétermination (chaque personnage est comparé à deux, voire trois animaux différents) et la diversité des comparés (hommes ou animaux) introduit un effet de brouillage. Car si les humains se voient systématiquement attribuer des comportements animaux, les animaux de la fiction évoluent bel et bien dans un monde humain très policé, tel le petit chien réfractaire de la brasserie (qui après son incursion dans la civilisation réintègre tout aussitôt le monde de la jungle) :

« Quand [les deux hommes] sont entrés, le petit chien de la brasserie s'est caché sous une banquette, sortant sa tête pour hurler ; mais l'officier chargé de la surveillance a jugé que l'animal *troublait l'ordre* ; il lui a fait comprendre, à l'aide d'un coup de pied, que *les manifestations sont interdites*.

Hérissé *comme un sanglier*, il s'est renfoncé sous la banquette ».

Les métaphores animales, qui tirent les descriptions vers la caricature ou le portrait-charge, font partie du *réalisme* de Louise Michel : quand Julius peinture les bourgeois dans un style « réaliste » (nous dit l'auteure), « les ressemblances animales des deux hommes ne sont pas ménagées ». Or Julius est justement un écrivain engagé, qui écrit dans la *Revue réaliste*, et cherche à interpréter les événements. L'auteure est dans la position de Julius ou d'un de ses compagnons, rédacteurs dans des feuilles subversives, faisant « de la littérature de combat » : elle peinture la scène de façon à en faire ressortir toutes les virtualités. Décrire l'homme aux yeux ronds comme un rapace, une araignée, un loup, un monstre, est efficace car cela nous renseigne sur sa véritable nature (qui ne sera dévoilée que progressivement dans le roman).

L'usage constant des comparaisons et des métaphores a aussi pour effet d'évoquer un monde parallèle derrière le monde visible, monde où se réfugie le possible. Tout se passe comme si le visible n'était pas le seul réel : « À la brasserie, la fumée est si épaisse que Jupiter pourrait se cacher derrière ce nuage ».

Les néologismes, les mots suggestifs concourent également à créer un effet d'étrangeté : ils font apparaître comme exotique la réalité décrite. Les petits crevés fin de siècle paraissent presque monstrueux grâce à l'emploi de mots argotiques :

« Un tas de *pschuteux*, gratin *verdegrisé* de races fainéantes, *popotent* dans les coins les plus chauds de l'établissement ».

Les prostituées emprisonnées à Saint-Lazare ont aussi leur vocabulaire propre, ce qui nous rend difficile la compréhension du texte (Louise Michel a fréquemment recours à des notes pour traduire les mots d'argot). L'argot a ici la même fonction que les images : il participe à la mise à distance de la réalité présentée. Le premier chapitre s'intitule d'ailleurs « à la fumée des pipes », peut-être pour suggérer que l'obscurcissement relatif dû à la fumée est justement ce qui permet de voir *autrement*. Le titre du roman lui-même, « les microbes humains » trace un programme qui est à la fois une description et une interprétation de la société des hommes.

Nous voyons donc comment ces métaphores et cette écriture « étrange » (Louise Michel écrit par phrases brèves et paragraphes courts, par juxtaposition de scènes, d'impressions) instaurent une distance, ouvrent une brèche dans la « réalité » de la fiction.

Un roman noir

La noirceur du roman vient en grande partie de ce que Louise Michel use constamment de l'hyperbole pour suggérer une horreur indicible. À peine a-t-elle introduit le lieu et l'époque de sa fiction qu'elle s'élève à un niveau plus général et décrit au lecteur les misères des femmes livrées à la prostitution, l'injustice des vagabonds chassés de toutes parts :

« Quelquefois, ils ont des chances incroyables ; un vieillard trouva un jour des copeaux doux comme la laine, sous un apprentis ; il est vrai qu'il n'eut cette chance-là qu'une fois ; il était si las qu'il y mourut. Les rats qui le rongeaient quand l'odeur le fit découvrir n'ont jamais raconté s'ils avaient commencé de son vivant ! Il était si faible qu'il ne pouvait guère se défendre ; l'autopsie démontra qu'il était mort de faim, l'estomac aussi creux qu'une lanterne ».

Le début du paragraphe vise à introduire un effet de surprise : la « chance incroyable » du vagabond n'en est pas une. Les lecteurs sont ainsi avertis : qu'ils ne s'attendent pas à des histoires merveilleuses et invraisemblables ! La scène de la mort du vagabond a en effet tout d'un fait divers. Mais Louise Michel ne s'arrête pas là. Aussi ajoute-t-elle à ce

passage une sorte d'adresse au lecteur, qui crée une tension, lui laissant entrevoir une surenchère dans le sordide :

« Ne nous emballons pas, nous verrons des choses pire au cours du récit, et elles sont bien loin d'égaliser ce qu'on passe sous silence ».

Elle ne sera pas démentie, car on trouvera bien des choses horribles dans la suite du roman : enlèvements, séquestrations d'enfants par une maquerelle sans scrupules, meurtres en séries effectués par un savant respectable, arrestations de victimes innocentes... Mais l'intrigue, si abracadabrante qu'elle soit, n'est en fait qu'une extrapolation tirée de la scène initiale. Il est fondamental de comprendre que l'intrigue, « fantastique », exagérée, faite de crimes atroces et d'injustices insoutenables, est en fait issue (du point de vue romanesque) d'une scène réaliste, qu'on pourrait apparenter à un fait divers.

Tous les ingrédients du mélodrame étant présents dès la première scène - un crime commis pendant la bagarre, un échange de lettres, doublé d'une maladresse - l'homme aux yeux ronds va tisser sa toile autour des autres personnages, à la manière d'une araignée.

À partir de là, les scènes se suivent et ne se ressemblent pas. Louise Michel alterne le mélodrame (les retrouvailles d'amants séparés depuis longtemps), le burlesque (des arrestations arbitraires, un acte d'accusation fantaisiste), le roman d'aventures, etc. Jamais le récit ne s'apparente au genre du roman policier : dès les premiers chapitres, l'auteur nous dévoile d'où viennent les accusations et la culpabilité de l'homme aux yeux ronds ne fait aucun doute (il restera toutefois au lecteur de découvrir à *quel point* ce personnage est nuisible). Ce qui importe ici n'est pas le récit du crime mais le récit de l'accusation. Le mystère, ainsi déplacé, reste entier : comment des accusations si farfelues sont-elles prises au sérieux ? La réponse se trouve bien sûr dans la situation sociale de l'homme aux yeux ronds, qui le met hors de tout soupçon. Et cette réponse ne fait que soulever une autre question : comment se fait-il que l'accusation ne puisse atteindre certaines personnes ?

Le récit tout entier se déroule comme un cauchemar dont les personnages ne se réveillent jamais. Le suspens est pourtant maintenu, comme dans les romans-feuilletons, et accompagné d'un *crescendo* dans l'horreur : « L'in vraisemblable devenait de plus en plus réalité ».

L'in vraisemblable ? Bien sûr, ce qui nous est donné à voir n'a rien de « réaliste ». Comme l'écrit Jean-Claude Renault dans sa préface aux *Crimes de l'époque* (1980), le monde que Louise Michel nous donne à lire est la « jungle sociale » :

« La ville ; la ville monstrueuse, où se guettent, s'affrontent les classes sociales en guerre totale, pour l'extermination de la peur ; peur de la misère, de la faim ».

Certaines scènes semblent caricaturales, outrancières. Et l'effet est certainement voulu : les lecteurs doivent comprendre que cet invraisemblable (qui paraît ainsi inacceptable) n'est pas un rêve mais un fait de l'époque. Comme le personnage du *Claque-dents*, ils n'y comprendront rien : « Louïk n'avait pas tort en n'y comprenant rien, certains faits de notre époque passeront pour des rêves d'hallucinés, celui-là était du nombre ». Mais dans ce même récit, l'auteure notera, après un coup de théâtre où un personnage poignardé se relève :

« Qui pourrait croire à ces récits de cauchemar ! des spectres poursuivant d'autres spectres, une chasse sans fin pour la sécurité, pour les appétits, pour la vie, les uns dévorant les autres, la meule de misère écrasant tous ces grains humains : tel est l'horrible délire qui agite notre époque ».

Et si les lecteurs s'accommodent tout à fait de la réalité, il suffit de déplacer le point de vue pour que cette réalité dépasse les limites du crédible, pose problème. Ainsi chaque chapitre nous fait-il franchir un nouveau pas dans l'horreur.

Ce renchérissement dans l'horreur a pour but d'inciter les lecteurs à l'action. L'auteure noircit le tableau pour en rendre la contemplation insoutenable : « Plus on brise les hommes, et plus profondément, sinon plus rapidement, les idées se répandent » (*L'Ère nouvelle*).

La fin du vieux monde

La fin du vieux monde est un *topos* que l'on retrouve à plusieurs reprises chez Louise Michel. Le roman se présente comme le tableau d'une fin de siècle pourrissante : « Ceci n'est qu'un coup d'œil sur les microbes humains qui fourmillent dans la pourriture de notre fin de siècle » (Avant-propos des *Microbes humains*). Cependant, les victimes sont toujours les mêmes : les faibles, les pauvres, les femmes et les enfants (et les animaux : le couple de victimes le plus pathétique étant celui formé par un enfant et un lion de cirque, tous deux abattus par des gardiens de la paix). Mais le vieux monde s'écroulant, quelque chose de nouveau doit le remplacer. C'est là tout l'intérêt de cet état de décomposition avancée. La description de la société moribonde sert surtout à

évoquer l'émergence de nouvelles forces, les deux mouvements (écroulement et naissance) allant de pair :

« La fin se hâte d'autant plus que l'idéal réel apparaît, puissant et beau, davantage que toutes les fictions qui l'ont précédé.

Plus aussi le présent sera lourd, écrasant les foules, plus la hâte d'en sortir sera grande » (Avant-propos à *La Commune, Histoire et souvenirs*).

Un nouveau pôle - proprement utopique - est donc évoqué dans le roman : il s'agit d'une œuvre révolutionnaire entreprise par le russe Olaff, parti à la recherche de richesses pour se procurer des armes. Mais l'avenir meilleur un instant entrevu tombera à l'eau avec le brick qui emporte le révolutionnaire : il ne restera de l'expédition qu'une lettre d'Olaff à son ami, une incitation à refaire le voyage.

Nous ne savons presque rien des horizons révolutionnaires d'Olaff, sinon qu'il prépare activement la révolution et la chute du vieux monde. Mais le relais se fait à travers une autre lutte : celle des Irlandais (le fil qui relie l'Irlande à la France passant par le personnage Odream). Ce sont ces insurgés irlandais qui, accompagnés de O'Patrick et de Julius, retrouveront les plans du voyage et partiront pour la terre inconnue.

Nous retrouvons tous ces personnages ayant réalisé leur rêve en Australie dans *Le Monde nouveau*. Là-bas, le docteur Gaël fait des expériences « dans une société sans autres lois que celles de l'univers, une colonie où nulle chose, nul être ne serait torturé pour en obtenir les déviations que causent nos misères et nos crimes ». Dans ce nouvel environnement, où chaque individu, plongé dans la foule, se voit investi de millions de vies, Gaël est « hanté par des réalités prodigieuses qu'on nomme à chaque siècle des utopies et qui, à mesure qu'on les atteint, sont le renouveau des époques ». Quand les lecteurs en prennent connaissance, la colonie d'essai est fondée depuis plusieurs années, installée dans une presqu'île, abritée par les murailles de rochers, et comprenant une ville à l'air, l'autre dans les cavernes. C'est là que se trouve le laboratoire scientifique et aussi « l'arsenal dans lequel les réfugiés préparent pour la lutte des faibles contre les forts des armes pouvant détruire le monde et qui par conséquent rendront toute guerre impossible ». Chacun prend ce qui est nécessaire à ses besoins. Les tribus d'Inoïts, avec l'arrivée de la colonie, sont peu à peu entrées dans le progrès sans être écrasées par la supériorité de leurs compagnons. Ceux-ci n'ont rien gardé des anciennes lois : « La famille, c'est le monde », leur patrie est l'humanité. Les libres groupements provoquent des aptitudes nouvelles, les connaissances s'accroissent (dans le domaine scientifique aussi bien qu'artistique), si bien que la colonie est maintenant en avance sur les sciences

d'Europe. Et l'on envisage encore de nouveaux progrès : des navires sous-marins, l'électricité qui portera des navires de l'air dans le ciel, etc.

Comme dans *L'Ère nouvelle*, l'utopie est située par rapport à une certaine nécessité historique, en liaison avec la révolution : elle est liée au développement des sciences et des techniques. La science y joue un rôle primordial.

Or, à l'image des deux romans, qui sont tout de mouvement, d'instabilité, la représentation de la science n'échappe pas à l'ambiguïté (elle est d'ailleurs toujours en mouvement, un progrès étant immédiatement dépassé par un suivant). Dans le roman, la science est principalement incarnée par le personnage du Docteur Gaël, homme bon et bienveillant, mais savant fanatique (« s'il eût été dans l'intérêt de la science d'exterminer le monde entier, il l'eût essayé sans le moindre remords »).

Le plus étrange est de voir la figure du docteur rapprochée à plusieurs reprises de celle du révolutionnaire russe, ce qui peut se lire comme une critique des révolutionnaires qui, finalement, comme les savants, immolent les existences présentes sur l'autel de l'humanité future. Si la foi de Louise Michel dans la science - comme sa foi en la révolution - est immense, elle n'y voit pas une fin en soi : la science est un mouvement perpétuel (comme la révolution). Elle entraîne dans son mouvement des êtres de transition, dont « les sens nouveaux bourgeonnent » dans un milieu qui leur est défavorable, en attendant que de nouveaux individus émergent.

Vers l'utopie

Ce qui est frappant dans *Le Monde nouveau*, c'est que l'utopie proprement dite (qui occupe moins d'un quart du roman) n'a pas pour cadre une île isolée. Isolée, l'île l'est d'ailleurs si peu qu'un assassin sans scrupule, après l'avoir découverte sur une carte, parvient sans peine à la détruire. Sept colons sont épargnés, et surtout, il reste encore la « gaëlite », mise au point par le docteur Gaël pour faire cesser toute guerre. Les rescapés décident alors de faire un nouvel essai dans les terres inconnues d'Afrique, avant d'être appelés en Europe où le renouveau de l'humanité se prépare. La rentrée en Europe des compagnons échappés du désastre fait connaître leur expérience :

« La simplicité de vie qu'avaient menée les réfugiés n'ayant pas d'autre loi que celle de l'univers sur leur coin de terre marâtre, chacun solidaire du bonheur de tous, c'était, disaient bien des gens, une utopie quoiqu'elle eût été vécue ».

Entre l'ensemble du roman (le monde contemporain) et la colonie, des liens sont tissés qui relèvent du romanesque et de l'idéologie, liens qui permettent à l'utopie de se trouver

en phase avec le monde réel, avec la permanence de la révolte. Plus qu'une retraite, la colonie est une base révolutionnaire. Jamais acquise, elle doit lutter sans arrêt pour se réaliser.

Les romans de Louise Michel ne décrivent pas tant le monde nouveau qu'ils ne cherchent à l'anticiper, à mettre au jour ou à évoquer par l'imagination les forces annonciatrices de changements. Le renouveau est inscrit dans la nature : il ne faut pas se fier à l'apparence qui voile le mouvement des choses. L'auteur ne nous dépeint pas un état mais une transformation, non pas une utopie (ce qui n'est pas) mais ce qui cherche à être, dans le conflit. Ainsi s'expliquent les contradictions des personnages, la confusion des situations. Il nous semble que Louise Michel tente d'avoir sur son époque un point de vue lointain, celui par exemple d'un lecteur du siècle prochain :

« Ce livre, froidement écrit, est l'esquisse des passions de notre époque. De près, nous sommes des êtres dissemblables ; vus de quelques siècles, nous serons pareils aux fourmis d'une même fourmilière ; qui sait si pour l'humanité élevée qui nous succédera, notre âge survivra plus que pour nous celle de l'âge de pierre », écrit-elle dans l'avant-propos des *Microbes humains*.

N'avons-nous pas l'impression, en lisant certaines œuvres de l'antiquité, que les sentiments qui furent ressentis à l'époque nous sont aujourd'hui bien étrangers ? Louise Michel se place d'emblée à ce point de vue où les actes des personnages n'entrent pas en résonance avec ce que nous connaissons. C'est aussi de ce point de vue que nous pouvons entendre ses affirmations de réalisme réitérées : Louise Michel parle bien de son époque, mais avec une langue qui n'est pas celle de son époque - comme si sa langue était aussi en évolution constante. « Tout tend au même but, les idiomes nés au fond des temps ; des cris de la bête, après avoir envahi la terre, pareils à des fleuves s'écoulent vers le même océan ; les dialectes s'effacent dans les langues principales ; bientôt peut-être ces langues elles-mêmes s'absorberont dans celle de l'humanité », dit encore l'avant-propos des *Microbes humains*, comme si l'auteure était à la recherche du style qu'ont déjà trouvé les compagnons du Monde nouveau : il est « difficile de dire où ils en sont avec nos mots ». Le style de Louise Michel est un style fortement contaminé par la langue parlée, sa langue est toujours vivante, en mouvement – et l'on ne peut s'empêcher de penser que les romans de Louise Michel auraient donné lieu à un magnifique scénario de dessin animé. Les images, la chronologie du récit s'y prêtent parfaitement. Le style lui-même est fait de ruptures (ruptures de tons, de genres) à l'image du vieux monde qui se présente comme un monde de séparation, peuplé d'ogres

qui enlèvent les jeunes filles à leurs famille pour les assassiner, de maquereelles qui kidnappent les enfants. On y met les femmes en prison et leurs enfants à l'assistance publique, les couples se perdent... Les victimes se battent pour reformer les liens qui ont été détruits, pour relier les fils qui ont été cassés. La métaphore du fil est évoquée à plusieurs reprises dans *Les Microbes* humains, par exemple : « Le docteur Gaël suivit l'affaire avec intérêt ; c'était un des fils qu'il cherchait ! Mais toujours les fils rompus au même endroit flottaient au hasard ». La dispersion de l'intrigue mime donc ce mouvement d'éclatement. D'ailleurs Louise Michel écrit vite et se relit peu. Son écriture s'élabore dans l'immédiateté, et dans l'espace : ses romans sont des « fleuves », constamment en mouvement.

Les personnages eux aussi participent à ce grand mouvement. Les réfugiés du Monde Nouveau « ont vécu en avant ». Ils sont des forces, des éléments pris dans des phénomènes naturels qu'ils ne contrôlent pas, comme les personnages du *Claque-dents*, qui « s'en vont seuls ou par groupes, perdus dans l'effondrement du vieux monde », « poignées de sable tournoyant sous la même tempête ». Les personnages sont inclus dans la grands transformation du monde qui est en train de s'opérer. On pense ici au sculpteur Jacques, personnage du *Monde nouveau*, qui rêve d'une œuvre qui serait un « fourmillement de personnages dans un court espace » : « La pensée sort du groupe symbolique, elle vous empoigne, vous donne le frisson des choses futures, pour lesquelles les mots manquent à nos langages rudimentaires ». Une telle œuvre n'est possible que dans une société libérée, dans un monde nouveau, et lorsque Jacques se réveille, il aperçoit toutes les insuffisances de son œuvre.

La fiction utopique de Louise Michel s'oppose ici non à la réalité, mais à « la réalité représentée par le capital », c'est-à-dire une réalité bien appauvrie par l'idéologie dominante. L'utopie est sous sa plume dynamique et progressiste, incarnant la pensée de ceux qui contestent le système en place, par opposition à l'idéologie, entendue comme les idées du système dominant, exerçant une fonction statique, conservatrice. Les lecteurs sauront-ils seulement s'émerveiller des fictions de Louise Michel, ou seront-il comme ces messieurs du *Claque-dents* ?

« Les quatre jeunes messieurs avaient d'abord décidé qu'ils iraient au théâtre, mais c'est une fatigue, et puis ils n'en étaient plus à s'enthousiasmer de fictions, la réalité représentée par le capital c'était tout ce qui les charmait ».

GEORGES EECKHOUD, *ESCAL-VIGOR* : UNE UTOPIE SEXUELLE

Georges Eeckhoud (1854-1927) est l'un des premiers écrivains belges (naturaliste) à adhérer à la Section d'Art et d'Enseignement de la Maison du peuple de Bruxelles. Fondateur du *Coq rouge* (en 1895), il s'affilie aux *Entretiens politiques et littéraires* en 1892 par l'entremise de Bernard Lazare, et correspond avec *La Révolte* dès 1894. Il s'engage dans le « premier mouvement homosexuel » de l'histoire, en 1897, auprès du Dr Magnus Hirshfeld qui crée en Allemagne « le Comité scientifique humanitaire » pour l'abolition des mesures discriminatoires prises contre les homosexuels. Son roman *Escal-Vigor* paraît en trois livraisons au *Mercur de France*, de septembre 1898 à novembre 1898 (il est édité en volume en 1899).

Le titre du roman, *Escal-Vigor*, désigne un domaine imaginaire situé sur une île mi-celte, mi-germanique, où vient se réfugier le héros, Henry de Kehlmark. Cette île n'est pas une utopie : les habitants y vivent comme les paysans belges de la fin du dix-neuvième siècle. Pourtant, il est ici question d'utopie, et d'utopie sexuelle, car Henry, héros inhabituel, aime les hommes - amour qui n'a pas de nom, et encore moins de place dans la société d'*Escal-Vigor*.

À l'*Escal-Vigor*, Henry de Kehlmark trouvera l'âme sœur en la personne d'un jeune paysan, Guidon, qui passe pour avoir « des penchants et des inclinations bizarres ; pensant blanc quand les honnêtes gens pensent noir... ». Avec Guidon et Blandine, amante passionnée, il vivra en vase clos, loin des médisances et des rancunes. D'abord persuadé qu'il est, en quelque sorte, malade, et cherchant à rentrer dans la « norme » en entamant une relation avec Blandine (« - Je voulais me changer, me vaincre, avoir raison de mes répugnances invétérées... Tu es même la seule femme que j'aie possédée, la seule qui ait presque parlé à ma chair »), il parvient peu à peu « au sentiment de sa dignité, de son autonomie et de sa conscience », jusqu'à son « complet affranchissement moral », qui lui donne la force de « créer la religion de l'amour absolu, aussi bien homosexuel qu'hétérogénique ». Sans tenir compte de l'opinion publique, il impose son concubinage « avec ce courage du stoïque qui exposait le poing aux flammes d'un

brasier ». Jusqu'au jour où le trio devra affronter la persécution des habitants déchaînés...

L'intrigue, là encore, peut paraître banale. Si l'on veut bien saisir l'aspect « utopique » de ce roman, il est nécessaire de le replacer dans son époque, et d'évoquer les discours dominants sur l'homosexualité masculine.

1899, c'est quatre ans après la condamnation d'Oscar Wilde. Lorsque le célèbre dandy irlandais se réfugie à Paris, nombreux sont ses anciens amis qui refusent de lui serrer la main. 1899 est aussi marquée par Zola, figure de l'écrivain qui ne recule devant aucune audace, ni littéraire (le naturalisme), ni politique (son engagement dans l'affaire Dreyfus lui vaut un procès et l'exil). Zola est touché en recevant une lettre d'un homosexuel italien, et pense un moment publier cette « confession » (en 1895)... Mais le romancier novateur, qui réclame pour la littérature le droit d'exprimer *toute* la vie, fuit devant le risque, car : « tout ce qui touche au sexe touche à la vie sociale elle-même. Un inverti est un désorganisateur de la famille, de la nation, de l'humanité. L'homme et la femme ne sont certainement ici-bas que pour faire des enfants, et ils tuent la vie, le jour où ils ne font plus ce qu'ils font pour le faire ». L'affaire est classée, le problème de l'homosexualité ne sera pas réellement abordé dans l'œuvre du romancier. Il faudra attendre 1902 pour qu'André Gide publie *L'Immoraliste*, et lorsque *Corydon* paraît, en 1911, c'est dans une édition confidentielle (12 exemplaires).

Les homosexuels entrent en littérature

À la fin du dix-neuvième siècle, on voit pourtant apparaître dans la littérature quelques figures de personnages homosexuels. Le roman commence à parler des « pédérastes » mais souvent en reprenant sans réserve les préjugés de son époque (s'appuyant sur les doctrines médicales alors en vogue) et avec des audaces fort limitées. Contrairement à la lesbienne, personnage littéraire établi et qui véhicule moins d'angoisses (la lesbienne, échappant au discours médical - écrit par des hommes pour des hommes, qui ignorent en général à peu près tout du désir féminin - devient très vite un mythe littéraire), l'homosexuel est un individu inquiétant, tourmenté et malheureux.

De plus, la littérature s'interdit de parler *globalement* des désirs, de placer le désir sexuel dans la continuité de la vie sociale. La plupart des romans sur les homosexuels se focalisent sur le thème du détraquement. Même s'ils se veulent audacieux, indécents, subversifs... la peinture des tendances considérées comme « malsaines » n'est en fait

que le moyen de remettre de l'ordre dans le désir : les femmes à leur place (c'est-à-dire aux côtés des hommes !), et l'homosexuel toujours contrit et repent. D'un côté, le romancier nous montrera le « sacré » (la jeune fille chaste et rougissante, la nuit de noce...), de l'autre le « dégoûtant » (les perversions, la prostitution...). Très révélateur de cette pensée dominante est le roman de Han Ryner intitulé *La Fille manquée*, publié en 1903. Malgré les idées libertaires de son auteur, cette histoire d'un homosexuel refoulé reste empreinte de tous les préjugés de l'époque. Le roman se présente comme la mise en forme par l'auteur d'un manuscrit, dont le narrateur est un dénommé François de Talane. Le manuscrit est daté de l'année 1899 (l'année, justement, où paraît *Escal-Vigor*). L'enfance de François se déroule dans un internat, où les jeux sexuels constituent la principale occupation des collégiens. Adulte, François n'assume pas son dégoût des femmes, et fait des tentatives pour vivre avec sa cousine Lisa, puis avec des prostituées. Malgré son goût pour les hommes, il est réticent à reprendre des relations homosexuelles. Des considérations vaguement psychologiques et déterministes tentent d'expliquer l'anomalie du narrateur : son enfance orpheline entre une tante sèche et ses deux cousines qui le martyrisent, la seule figure aimante étant celle de son oncle, ne pouvait que le rendre réceptifs aux caresses viriles de ses condisciples de l'Institution Saint Louis de Gonzagues. On apprendra ensuite que le narrateur est en fait amoureux de sa cousine Lisa : c'est donc un amour dédaigné qui l'avait poussé à la débauche. On retrouve l'idée que l'homosexualité est une perversion qu'une meilleure organisation pourrait éviter. Pour le narrateur, les caresses entre hommes sont forcément « infâmes », « ignobles ». Il est indiqué à plusieurs reprises que les rapports sexuels entre hommes sont contre-nature, par exemple lorsque le narrateur insiste sur la douleur ressentie lors de la pénétration :

« Il m'a imposé l'étreinte horriblement douloureuse qui oublie que la fille manquée n'est point tout à fait une femme, que l'amant presque amante n'a point d'organes pour la volupté passive et que mon corps ne peut être pénétré que dans la souffrance ».

L'univers des homosexuels de Han Ryner est désespérant de souffrance, de refoulement, et de conformisme : la morale qui régit les rapports entre hommes est tout à fait semblable à la morale courante « qui admire Don Juan et méprise la femme facile ». Le narrateur est sans cesse déchiré par des désirs impossibles à satisfaire, et lorsqu'il épouse sa cousine, il ne peut avoir de rapports avec elle sans être pris d'un long et profond malaise qui met sa vie en danger ! Finalement, ce n'est pas tant

l'homosexualité, que la sexualité en général qui apparaît comme problématique, chargée de mauvaise conscience. Tout à l'inverse de la sexualité des personnages de Georges Eeckhoud, qui est signe de vie et de liberté : on mesure, par ce détour, l'originalité du romancier belge, qui a su s'émanciper du discours dominant de l'époque.

« *Une perversion qui relève de la pathologie* »

La fin du dix-neuvième siècle se préoccupe beaucoup des « perversions sexuelles », et l'homosexualité, d'abord prise en charges par les discours légistes, entre dans le domaine médical. Mais le discours des médecins a du mal à s'affranchir de l'anthropologie criminelle : c'est un discours qui stigmatise et condamne. De toutes les « aberrations », la « pédérastie » est celle qui occupe le plus les médecins, dont les ouvrages rappellent les manuels des confesseurs. On n'est pas loin du point de vue religieux qui considère l'homosexualité comme un vice terrible, voire un crime, qui tranche l'individu de la communauté religieuse ¹⁴.

Or, dans le roman de Georges Eeckhoud, les deux héros n'ont pas honte de leur homosexualité, n'y voyant ni un péché ni un délit. C'est bien ce que les habitants de l'île ne peuvent admettre :

« Vrai, ils en ont de l'aplomb et un toupet ! Concilier des mœurs pareilles avec de la dignité ! Il ne leur manque plus que de tirer gloire de leur ignominie ! »

L'homosexualité est, selon le pasteur du village, « une transgression qui heurterait un préjugé terrible et en quelque sorte indéradicable dans notre ordre social et chrétien ; vous comprenez ce que je veux dire, une abomination qui crierait non seulement vengeance au ciel, mais aux pécheurs les moins timorés... ». En revanche, le médecin consulté au sujet de Henry, loin de déceler en lui une pathologie, le déclare parfaitement sain de corps et d'esprit :

« [il] déclara, au surplus, n'avoir découvert chez le sujet, aucune lésion organique, aucune tare morbide. Au contraire, il prétendit n'avoir jamais rencontré plus souple intelligence, jugement aussi sain, pareille élévation de vues dans une nature plus vibrante ».

Ce portrait forme un contraste avec celui de Landrillon, un paysan du village qui convoite Blandine et persécute Henry, « ce particulier » : « Vicieux jusqu'aux moelles, ayant passé par les pires promiscuités des chambrées, il y avait en lui du mouchard de

¹⁴ Voir sur ce sujet : Marc Angenot, *Le cru et le faisandé. Sexe, discours social et littérature à la Belle Époque*, Bruxelles, éditions Labor, 1986.

mœurs, du prostitué et du maître-chanteur. Incapable d'apprécier ce qu'il y a de noble et de profond dans les affections ordinaires, encore moins lui eût-il été possible de saisir et d'admettre l'absolue élévation d'un grand amour d'homme à homme ».

À côté des discours des médecins de cette fin de siècle, on trouve les analyses de quelques âmes bien intentionnées, qui tentent, avec bien des efforts, de comprendre l'homosexualité et de ne pas rejeter la « victime », tout en les plaignant beaucoup, et s'apitoyant sur leur malheur. Comme écrira plus tard, en 1927, François Porché, dans un ouvrage intitulé *L'Amour qui n'ose pas dire son nom* (l'auteur a lui même choisi un pseudonyme !) : « Il ne faut pas grandir les pervers mais il faut plaindre les suppliciés ».

Le personnage d'Henry, lui, ne saurait supporter qu'on le plaigne ni qu'on le prenne en pitié. Refusant de voir dans sa sexualité une « dégradation », il s'en enorgueillit au contraire :

« Loin de m'humilier, je me redresse... Tu me jugerai, tu me condamnerai, comme les autres ? dit-il à Blandine. À ton aise. Mais je te conteste même le droit de m'absoudre. Je ne suis ni malade, ni coupable. Je me sens le cœur plus grand et plus large que leurs apôtres les plus vantés ».

Il s'agit là d'une véritable revendication de fierté homosexuelle : « Un moment viendra où je proclamerai ma raison d'être à la face de l'univers entier... », dit Henry.

Sexualités et décadence

Derrière les discours de pouvoir, de savoir, se cache une hantise implicite. Ce qui semble terrifier les hommes du dix-neuvième siècle, c'est la figure du gaspillage : comment envisager la sexualité sans la reproduction?... D'où la virulence des campagnes anti-masturbatoires (on va jusqu'à la supprimer les poches des uniformes des collégiens). Comment concevoir le plaisir brut, sans but ? Dans une société bourgeoise, où tout s'achète et tout se paie, la gratuité est proprement scandaleuse.

Ce qui est inconcevable pour le pasteur de l'île, ce n'est pas seulement le fait qu'un homme aime un homme, mais le fait que cet amour soit stérile. Pour lui, le scandale est le même lorsqu'il se souvient du mariage « dénaturé » des parents d'Henry, qui s'étaient aimés « au point de ne pouvoir survivre l'un à l'autre » :

« Mais tout aurait dû m'avertir, me donner l'intuition de ces horreurs ! Les parents de ce libertin ne s'étaient-ils pas aimés à un excès qui crie vengeance au ciel ! Ne vivant que pour eux-mêmes, pour eux deux ; limitant la raison d'être de l'univers à leur exclusive dualité corporelle et morale, dans leur monstrueux égoïsme ils n'avaient même pas voulu avoir d'enfants, tant ils craignaient de se distraire l'un de l'autre ! »

C'est là véritablement que se trouve le scandale. Henry s'insurge justement contre cet impératif de la reproduction, en rappelant l'histoire d'un berger amoureux d'un autre homme : « Pourquoi imiter les bêtes, et faire comme les autres ? Ne nous suffisons-nous point ? [...] Suspendons, en ce qui nous concerne, la création prolifique. Ne naît-il point assez de créatures ? Vivons pour nous deux, pour nous seuls ». Le plaisir représente un danger évident pour la bourgeoisie, car il incarne ce qu'elle redoute le plus : le détournement de sa libido vers des activités sans profit. Guidon est d'abord présenté par son père comme un paresseux, qui n'a été « d'aucune utilité » : « Guidon, c'est une fille manquée ». Excepté les trois personnages principaux, tous les autres courent après le profit, à commencer par Landrillon, l'ancien valet, qui obtient les faveurs de Blandine en échange de son silence (il menace de révéler au village la conduite des deux amants), et demande à être payé « comptant ». Et lors de la kermesse, on exige de Guidon qu'il choisisse une fille comme tout le monde : « - Oui, oui, il faut qu'il y passe ! Il *paiera* son *tribut* comme les autres ! À chacun son devoir, à *chacun son dû* ! Sus au récalcitrant ! ». La récurrence d'un vocabulaire financier dans les amours autorisées contraste avec la gratuité qui règle les amours homosexuelles. Georges Eeckhoud se joue des stéréotypes, en nous donnant une vision terrifiante de l'amour hétérosexuel obligatoire : un amour vénal et bestial. Il décrit par exemple une scène pittoresque de kermesse où chacun se doit, impérativement, de trouver sa chacune – on y voit des femelles partant en chasse de mâles : « Au loin, des chants moqueurs répondent à leurs chants tragiques. Le gibier les nargue, prenant plaisir à dépister, frustrer les chasseresses goulues ». Claudie force son frère à choisir une fille : « Fais ton choix. Que te manque-t-il pour te décider ? Voici dix rudes compagnes qui t'ont attendu, des plus belles de la contrée. Elles ne manquaient point d'amateurs. Ne les as-tu pas entendues bramer tout le jour par la campagne ? [...] Et pourtant, je te le répète, ils abondent ce soir par les chemins, les solides et les flamboyants coqs qui halètent après ces poules friandes et qui se régaleront de celles que tu dédaigneras !... ». Une scène comme celle-ci, où les comparaisons abondent, nous permet de lire l'idéologie à l'œuvre dans les représentations que nous impose la société. Il devient alors évident que l'accouplement (hétérosexuel) n'a rien d'un plaisir quand il est érigé en norme et imposé autoritairement. Comment mieux dire que le sexe, ainsi conçu, c'est la guerre ? « Les deux camps, les deux sexes ont l'air d'ennemis qui tiraillent, se tenant sur le qui-vive,

gardant leurs positions. On s'observe, on se hèle, on se déprécie, on marchandise, on maquignonne ».

L'amour des deux héros, lui, n'a rien à voir avec ce marchandage : Henry place d'emblée son amour du côté du sacré, et « se sent de force à créer la religion de l'amour absolu, aussi bien homosexuel qu'hétérogénique » - insistons sur cette phrase qui marque bien l'aspect universel de l'utopie ainsi énoncée. Il ne s'agit pas de revendiquer un genre d'amour plutôt qu'un autre, mais la liberté absolue dans le domaine sexuel.

Les libertaires et l'utopisme sexuel

Les campagnes médicales de l'époque ont réussi à persuader du danger de la masturbation quelques anarchistes. On ne trouvera pas toujours chez les « compagnons » le discours subversif, loin des clichés, qu'on attendait. Certes, contrairement aux socialistes peu enclin à aborder ce sujet, les anarchistes considèrent en général la libération sexuelle comme partie intégrante de l'« émancipation intégrale de l'individu ». Dans sa *Philosophie de l'anarchie*, en 1889, Charles Malato consacre un chapitre entier à la description de l'esclavage sexuel dans la société capitaliste. Cependant les idées de Malato sur ce que peut être la sexualité librement développée ne dépassent pas les présupposés de son époque. Il va de soi, pour lui, que la pédérasie est un vice bourgeois, et que l'onanisme disparaîtra après la révolution. Il existe pourtant un courant néo-malthusien, bien peu entendu. À l'exception de quelques groupuscules, l'idée de la « liberté de la maternité » affronte l'hostilité des révolutionnaires, qui ont du mal à aborder la question du plaisir comme un problème politique.

Les personnages de révolutionnaires mentionnés dans le roman ont beaucoup déçu Henry. Poussé par son tempérament libertaire, ce dernier décide un jour de se confier à l'un d'eux :

« Un jour j'écrivis à un révolutionnaire illustre, à un de ces porteurs de torches, qui passent pour être en avance sur tout leur siècle et qui rêvent un monde de fraternité, de bonheur et d'amour. Je le consultai sur mon état comme s'il s'était agi de celui d'un de mes amis. L'homme de qui j'attendais la consolation, une parole rassurante, un signe de tolérance, me répondit par une lettre d'anathème et d'interdit. Il cria raca sur le transfuge de la morale amoureuse [...] ».

Cette « excommunication », au lieu de le désespérer, le rend au sentiment de sa dignité individuelle : « J'ai puisé la force de vivre conformément à ma conscience, à mes besoins, dans l'iniquité même qui m'était faite par l'humanité ». Il n'est pas anodin qu'Henry se tourne d'abord vers un militant politique pour aborder la question de son

homosexualité : pour Georges Eeckhoud, le combat sexuel est politique (il parle pour certaines de ses nouvelles d'« anarchie érotique »). Certes, le personnages d'*Escal-Vigor*, comme sans doute le héros de *L'Autre vue* (1904), « ne caresse aucune utopie », ne rêve pas meilleur état collectif, et s'il se révolte, ce n'est que pour lui-même, isolément, sans aucun esprit de revendication sociale : « J'ai vécu et je vivrai toujours libre de mes sympathies et de mes inclinations ! ». Mais n'est-il pas éminemment politique et social de rappeler sans cesse l'importance de l'individu ?

Enfin, nous avons surtout insisté sur les relations entre les deux hommes, mais il faut préciser qu'*Escal-Vigor* raconte une histoire d'amour à trois personnages : Blandine, l'amoureuse d'Henry, se dévoue tout entière à « la nouvelle religion ». Se développe alors une imagerie mystique. Le martyr des personnages se déroule dans la scène finale, où Guidon, lors de la kermesse, est attaché et violé par des femmes en furie. Les habitants veulent le jeter à la mer. À Henry, qui vient à sa rescousse, on lance des pierres, puis des flèches : le voici saint Sébastien. Blandine, qui s'interpose entre les deux hommes, « les bras en croix », réactivant la légende de Sainte Blandine dans la fosse aux ours, parvient à stopper le massacre. Mais le roman se termine sur la mort des deux martyrs, et Blandine effectue le sacrifice final en se donnant à Landrillon. Cependant, en ayant réussi à se dépouiller de ses derniers préjugés et à rejeter toute jalousie charnelle, elle réalise ainsi l'utopie de « camaraderie » amoureuse chère à Ernest Armand.

Les romans les plus utopiques ne sont pas toujours ceux que l'on croit... En nous présentant des héros marginaux, qui creusent leur différence, Georges Eeckhoud déplace le regard du lecteur, et se montre en avance sur beaucoup de théoriciens anarchistes de son époque. Une vision est à l'œuvre dans le roman, vision qui contribue à lutter contre les règles de la société bourgeoise aussi efficacement que ne le ferait la description d'une utopie en bonne et due forme. Premier roman de langue française à mettre en scène aussi ouvertement une relation amoureuse entre deux hommes, *Escal-Vigor* peut apparaître comme une « utopie sexuelle ». D'ailleurs, dans le roman, l'aïeule d'Henry, devinant le drame de son petit-fils, lui reproche de ne pas tenir compte de la « réalité », reproche souvent adressé aux utopistes : « Il faudrait, disait-elle, une véritable sainte, une égide à ce grand enfant illusionné pour le conduire dans la vie, quelqu'un qui, sans l'arracher brutalement à ses chimères, le mènerait tout doucement par la main

dans les sentiers de la réalité ! » Les amours d'Henry sont pourtant « ses seuls possibles amours » - et cependant impossibles dans la société dans laquelle il vit. *Escal-Vigor* n'est pas un roman réaliste si l'on entend par réalisme l'adaptation pure et simple aux institutions et règles sociales existantes. Il est bien porteur d'une contestation globale qui, par le biais d'une revendication homosexuelle, remet en cause les rapports politiques et sociaux dans leur ensemble. En rapport avec les conflits, les pratiques et les aspirations de l'époque, *Escal-Vigor* fait apparaître les contradictions et les répressions venant de la société, et nous apprend à lire autrement les pratiques sexuelles socialement admises. L'écrivain nous rappelle ainsi qu'il importe que l'on ne pense jamais que quelque chose est naturel afin que rien ne passe pour immuable ¹⁵.

¹⁵ Bertolt Brecht (cité par René Schérer, dans *Utopies nomades...*, ouv. cit.), prologue à *L'Exception et la règle*, dans *Théâtre complet*, 3, Paris, L'Arche, 1974 (texte français de Bernard Sobel et Jean Dufour) :

« Qu'en une telle époque de confusion sanglante
De désordre institué, d'arbitraire planifié
D'humanité déshumanisée,
Rien ne soit dit naturel, afin que rien
Ne passe pour immuable ».

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- Georges Eeckhoud, *Escal-Vigor*, Paris, Mercure de France, 1899 [réédition : Paris, Persona, 1982]
- Georges Eeckhoud, *Voyous de velours*, Paris, Mercure de France, 1904 [réédition : Bruxelles, Labor, 1991]
- Jean Grave, *La Société au lendemain de la révolution*, Paris, au bureau de « La Révolte », 1889
- Jean Grave, *La Société future*, Paris, P.-V. Stock, 1895
- Jean Grave, *Terre Libre (Les Pionniers)*, conte pour les jeunes, Paris, éditions des Temps Nouveaux, 1908
- Bernard Lazare, *Les Porteurs de torche*, Paris, Armand Colin et Cie, 1897
- André Léo, *La Commune de Malenpis*, Paris, Librairie de la bibliothèque démocratique, 1874
- André Léo, *La Femme et les mœurs. Monarchie ou Liberté*, Paris, André Léo, 1869 [réédition : Tusson, Du Lérot, 1990]
- Louise Michel, *L'Ère nouvelle, Pensée dernière, souvenirs de Calédonie*, Librairie socialiste internationale, Achille Le Roy, 1887
- Louise Michel, *Le Claque-dents*, Paris, E. Dentu, 1889
- Louise Michel, *Le Monde nouveau*, Paris, E. Dentu, 1888
- Louise Michel, *Les Crimes de l'époque*, Paris, N. Blanpain, 1888 [réédition : Paris, Plasma, 1980]
- Louise Michel, *Les Microbes humains*, Paris, E. Dentu, 1886
- Han Ryner, *Les Pacifiques*, Bruxelles, Eugène Faguière et Cie, 1914

TABLE DES MATIERES

<i>La fiction, l'utopie et le désir</i>	3
« Cet ordre-là est un vrai désordre » : La Commune de Malenpis, d'André Léo	8
Une commune libre	8
La contre-utopie, ou ce qu'il en coûte d'être sujet	12
La République n'est plus un mot	15
L'utopie anarchiste de Jean Grave : Terre Libre	18
L'association anarchiste idéale	19
Vivre au présent	20
La révolte gronde en Europe	22
Han Ryner : Les Pacifiques ou le changement de point de vue	24
Jacques ou le mâle (mal) français contemporain	26
Les mots de l'utopie	27
Bernard Lazare : l'utopien propagandiste des Porteurs de torche	29
L'accoucheur des âmes	30
Le jardin des paroles	31
L'utopie délirante : Les Microbes Humains et Le Monde nouveau de Louise Michel	33
Le monde animal	34
Un roman noir	35
La fin du vieux monde	37
Vers l'utopie	39
Georges Eeckhoud, Escal-Vigor : une utopie sexuelle	42
Les homosexuels entrent en littérature	43
« Une perversion qui relève de la pathologie »	45
Sexualités et décadence	46
Les libertaires et l'utopisme sexuel	48
Bibliographie sommaire	51
Table des matières	52